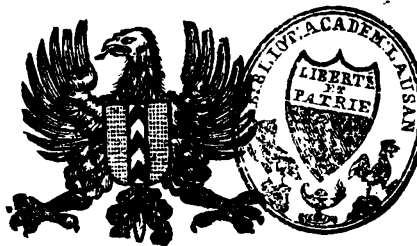


N O U V E A U
J O U R N A L
HELVÉTIQUE,
O U
ANNALES LITTÉRAIRES
E T P O L I T I Q U E S
De l'Europe , & principalement de la Suisse
D E D I É A U R O I.

M A I 1778.



A N E U C H A T E L ,
De l'imprim. de la Société Typographique.



NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

*I. Histoire de l'Amérique, par Robertson,
tome II. Suite.*

C E volume est divisé en deux livres; dans le premier, l'auteur traite de l'état des établissemens des Espagnols en Amérique, depuis le quatrième & dernier voyage de Colomb, jusqu'à l'époque de la découverte du Mexique. Nous allons parcourir les principaux événemens que cette période renferme.

Ovando gouvernait l'isle d'Hispaniola, & travaillait à rendre florissante cette première colonie européenne. Mais un obstacle

presqu'insurmontable en arrêtait les progrès.

Les Espagnols avaient besoin de bras pour exploiter les mines, seul objet de leur industrie. Ils y employaient les naturels du pays, qu'ils s'étaient partagés entr'eux. Ceux-ci, ennemis de tout travail, ne s'y assujettissaient que par la contrainte. Ils essayaient de secouer un joug devenu insupportable. On était obligé d'user de violence; leur nombre ne pouvait que diminuer chaque jour, par l'excès de fatigue & de misère qu'ils enduraient. La cruauté de leurs maîtres se trouvait punie par ses effets même. Ils ne les envisageaient que comme des esclaves dont la résistance était punie comme une rebellion. On ne lit point sans horreur la trahison & la barbarie que le gouverneur & les siens mirent en usage pour se défaire de la veuve d'un cacique puissant & de ses sujets. Pour remplacer les vuides que de tels procédés ne pouvaient qu'occasionner, il fut proposé de transporter à Hispaniola tous les habitans des isles Lucayes. Ceux qu'on y envoya leur persuaderent qu'ils venaient d'un pays délicieux, où étaient les ames de leurs parens & de leurs amis, qui les invitaient à venir les joindre. Simples & crédules, quarante mille d'entr'eux s'empresserent de suivre les Espagnols,

& effuyèrent le malheureux sort qui les attendait. Pendant ce tems-là, Jean Ponce de Léon découvrit l'isle de Porto-Ricco, & la soumit au gouvernement espagnol; mais en ayant réduit de même les habitans en esclavage, la race en fut bientôt éteinte. On reconnut aussi plus exactement l'isle de Cuba, & l'on s'assura que ce pays ne faisait pas partie du continent, comme Colomb l'avait conjecturé.

Mais le fils de ce grand homme devait jouir encore pour quelque tems du fruit de ses travaux. Le roi Ferdinand avait établi un conseil souverain pour décider toutes les affaires concernant le nouveau monde. D. Diego Colomb, las de solliciter une cour ingrate, présenta un mémoire à ce tribunal qui, par une intégrité rare en pareil cas, décida contre le roi & reconnut les droits de D. Diego à la vice-royauté & à l'amirauté des Indes. La sentence fut exécutée; & ce nouveau gouverneur, qui venait de s'allier à la première noblesse, se rendit à Hispaniola, avec une nombreuse suite de gentilshommes. L'une de ses premières entreprises fut l'établissement d'une colonie dans l'isle de Cubagna, fameuse par les perles que l'on pêche sur ses côtes; on y employa encore les malheureux Lucayens; & ce nouveau genre de travail fit périr les

restes de cette race infortunée. Cependant les Espagnols n'avaient perdu ni le desir, ni l'espérance de s'établir dans le continent de l'Amérique, dont Colomb avait fait la découverte. Pour y réussir, non-seulement on forma un armement considérable, mais on consulta de plus les théologiens & les jurisconsultes sur la manière dont il convenait de prendre possession des nouveaux pays. « On ne trouve rien, dit M. Robertson, de plus extravagant dans l'histoire, que la formule employée pour cet effet. On ordonna à ces usurpateurs d'exposer aux Indiens, aussi-tôt qu'ils auraient mis pied à terre, les principaux articles de la religion chrétienne, de les instruire particulièrement de la juridiction suprême du pape sur tous les royaumes de la terre, & de la concession que le saint-pere avait faite de leur pays au roi d'Espagne, d'exiger d'eux qu'ils embrassassent la religion qu'on leur annonçait, & qu'ils se soumissent au souverain dont on proclamait l'autorité. En cas de refus à une requisition dont il était impossible qu'ils comprissent un seul mot, les Espagnols avaient ordre d'employer le fer & le feu pour les réduire en esclavage, eux ; leurs femmes & leurs enfans, comme des sujets rebelles à leur légitime souverain, &c. » Et pour que rien ne manquât à cette ridicule

cérémonie , le commandant Espagnol avait soin de se faire expédier un certificat de sa déclaration , par un notaire dont il se faisait accompagner. Mais les peuples du continent , qui sans doute ne concevaient pas qu'un prêtre étranger pût disposer de leur pays & leur donner un nouveau maître , & qui d'ailleurs étaient aussi féroces & aussi belliqueux , que ceux des isles avaient de douceur & de modération , s'opposèrent à des gens qui venaient usurper leur territoire ; & ce ne fut qu'après avoir souffert des pertes & soutenu les plus grandes extrémités , que les Espagnols parvinrent à fonder une petite colonie sur l'isthme de Darien. Ils furent plus heureux dans la conquête qu'ils firent alors & avec une grande facilité , de l'isle de Cuba. Un cacique d'Hispaniola , qui s'y était réfugié , osa seul faire quelque résistance. Il fut pris & condamné à être brûlé vif , comme un esclave rebelle. On fait que ce fut cet homme qui , étant exhorté à embrasser le christianisme , afin d'aller en paradis après sa mort , s'y refusa absolument , dès qu'on lui eut dit qu'il y avait des Espagnols dans ce pays-là. La découverte de la Floride se fit par Ponce de Léon , peu de tems après. L'ambition & l'avarice ne guiderent pas seules cet aventurier dans cette nouvelle entreprise. Il avait

adopté une fable des habitans des isles, concernant une prétendue fontaine de Jouvence, qui devait se trouver dans l'une des Lucayes, & que ses compagnons & lui cherchèrent inutilement. Mais de toutes les entreprises que les Espagnols formerent à l'époque où l'histoire se trouve ici, il n'y en eut point de plus importante en elle-même & par ses suites, que celle dont le succès a rendu célèbre le nom de Vincent Nugnès de Balboa. Cet officier, doué d'un courage extraordinaire & d'une prudence singulière, était gouverneur de la petite colonie de Sainte-Marie dans l'isthme de Darien, & dont nous avons parlé. Il fit plusieurs excursions, soumit quelques caciques & rassembla une grande quantité d'or. L'un de ces chefs, étonné du prix que les Espagnols attachaient à ce métal, offrit de les conduire dans un pays où il s'en trouvait en très-grande abondance, & les assura qu'à la distance de six jours de marche, ils verraient un autre océan, près duquel ce pays opulent était situé. Balboa & ses compagnons acceptèrent avidement cette offre; ils en donnerent avis au gouverneur d'Hispaniola; & après avoir obtenu de lui quelques renforts, ils formerent le dessein de traverser l'isthme de Darien, qui n'a, à la vérité, que soixante milles de

largeur ; mais qui est rempli de hautes montagnes , couvertes de forêts presque inaccessibleles & séparées par des vallées profondes & marécageuses. Ce fut donc sous la conduite de quelques Indiens peu dignes de confiance , qu'un petit nombre d'Espagnols exécuterent l'entreprise la plus hardie que cette nation eût encore formée dans le nouveau monde. Parvenu au sommet de la montagne , Balboa découvrit le premier la mer du sud , qui s'étendait à ses pieds. Pénétré de la plus vive joie , il conduisit ses compagnons sur le rivage ; & s'étant avancé dans la mer , il en prit possession au nom du roi son maître. Plusieurs caciques des environs lui fournirent en abondance de l'or , des vivres & même des perles , qui se pêchent sur ces côtes. Il retourna à Sainte-Marie par un autre chemin , & se hâta d'informer la cour d'une découverte aussi importante. Elle y causa autant de satisfaction que celle du nouveau monde. On crut avoir trouvé une communication avec les Indes Orientales , & un moyen de partager avec les Portugais , le riche commerce qu'ils y faisaient. Mais malgré les services que Balboa venait de rendre , & son mérite supérieur , le roi Ferdinand eut la lâcheté de nommer un autre Espagnol en qualité de gouverneur de Darien. Celui-ci , arrivé dans

son département & jaloux de la gloire que Balboa avait acquise , chercha à le mortifier en toutes manieres , l'empêcha de suivre l'exécution des vues qu'il avait formées sur le Pérou, & enfin, le fit arrêter & condamner à mort; procédés odieux, & dont l'histoire des établissemens des Espagnols dans le nouveau monde nous fournira plus d'un exemple.

Ce fut dans le même tems que la cour d'Espagne fit équiper deux vaisseaux qui, ayant rangé la côte méridionale de l'Amérique, découvrirent les rivières de Rio-Janeiro & de Rio-de-la-Plata, & faciliterent par-là, à d'autres navigateurs, les moyens de trouver, comme cela eut lieu dans la suite, le passage de la mer du nord dans celle du sud, par le détroit de Magellan, d'autant plus qu'ils avaient observé que les côtes du nouveau monde se retrécissaient de ce côté-là.

Cependant la politique toujours soupçonneuse de Ferdinand, lui faisait chercher divers moyens de diminuer l'autorité du gouverneur d'Hispaniola. Il y envoya Rodrigue d'Albuquerque, revêtu d'un emploi qui lui donnait le pouvoir de faire de nouvelles répartitions d'Indiens. Colomb; repassa en Europe pour en porter d'inutiles plaintes. On fit un dénombrement exact des malheureux

restes des naturels. Ils se trouverent alors réduits à quatorze milles , de près d'un million qu'on avait estimé leur nombre lors de la découverte de l'isle. Il en fut formé des lots & une enchere qui accéléra encore la destruction de ce peuple innocent. Tant de violences multipliées donnerent lieu à une controverse fameuse , & qui , dans ce siecle éclairé , ne pourra que paraître assez singuliere. Il s'agissoit de savoir de quelle maniere on devait traiter les Indiens , en peuples libres ou en esclaves , comme des hommes égaux par la nature aux Européens , ou comme des êtres d'une classe inférieure , à cause de leur incapacité. Les missionnaires dominicains s'éleverent hautement contre ces distributions d'Indiens , & réclamèrent en faveur de ces derniers les principes de la justice universelle , du christianisme & même de la saine politique. Les religieux de S. François , chargés de fonctions pareilles , & tous les séculiers ne manquerent pas d'être d'un avis contraire , prétendant d'un côté qu'il était impossible de soutenir la colonie , à moins que l'on n'eût le pouvoir de faire travailler par force les naturels du pays ; & d'un autre côté , qu'il ne l'était pas moins , vu les bornes étroites de leur intelligence , de les instruire & de les civiliser. Ce fut alors que parut le célèbre Bar-

thélemi de Las Casas, ecclésiastique respectable par ses talens, son zèle & ses travaux. Il se déclara hautement le protecteur des malheureux Indiens réduits en esclavage, se rendit en Espagne, présenta au roi Ferdinand & à Charles, son successeur, le tableau le plus touchant & le plus expressif de leur triste sort, donna lieu à quelques réglemens destinés à l'adoucir, mais toujours mal exécutés, & forma diverses entreprises, dont la haine & la jalousie empêcherent le succès. On ne lit point sans l'admirer, le détail des soins infatigables qu'il se donna pour parvenir à son but; mais pouvaient-ils ne pas être infructueux, ayant à combattre la cruauté & l'avarice, qui caractérisaient alors les nouveaux colons?

Las Casas, rebuté enfin, se vit contraint de repasser en Espagne & de se réfugier dans un couvent de dominicains, où il prit l'habit de l'ordre. Après son départ, le nombre des Indiens diminua tellement à Hispaniola, que l'on y conçut pour la première fois le projet de tirer des negres des côtes de la Guinée, & de les transporter comme des esclaves en Amérique; & l'on s'assura par l'expérience, qu'ils étaient beaucoup plus robustes & plus propres au travail des mines, que les naturels du pays.

La colonie fondée dans l'isle de Cuba fleu-

rifait sous le gouvernement de Diego Velasquez. Comme c'était la plus occidentale des isles où les Espagnols avaient des établissemens , quelques-uns de ceux qui l'habitaient entreprirent une nouvelle expédition pour découvrir quelque'autre partie de la terre ferme. Ils virent les premiers la grande péninsule d'Yucatan , & furent fort surpris de la trouver peuplée d'Indiens vêtus d'habits de toile de coton. Ayant pris trop de confiance dans les marques d'amitié qu'on leur donna d'abord , ils ne tarderent pas à connaître par une fâcheuse expérience que ces sauvages , aussi rusés que courageux , ne seraient rien moins que faciles à domter. Ce mauvais succès ne découragea pas les aventuriers ; on prépara une seconde expédition , dont le commandement fut donné à Jean de Grijalva. Cet officier découvrit le premier le Mexique , qui dès ce moment prit le nom de Nouvelle-Espagne , par la ressemblance de son aspect avec celui de l'ancienne. Ce ne fut cependant qu'après avoir livré un sanglant combat & fait sentir aux habitans la supériorité de leurs armes , que les Espagnols les disposerent à faire quelque commerce d'échange avec eux. Ils avaient appris que ce vaste pays était soumis à un prince puissant , nommé Montezuma ; & n'ayant pas assez de forces pour s'y établir contre

le gré des habitans, dont ils avaient éprouvé le courage, ils se bornerent à parcourir les côtes de ces nouvelles contrées, dont ils ne cessaient d'admirer la fertilité, l'opulence & la population; & retournerent à Cuba, satisfaits d'avoir rempli l'objet auquel cet armement avait été destiné.

Tels sont les principaux événemens rassemblés dans le troisieme livre que nous venons d'analyser. L'auteur parvenu à cette période de l'histoire de l'Amérique, c'est-à-dire, au tems où les Espagnols acquirent la connaissance d'un peuple très-civilisé en comparaison des autres, ce qui donna lieu à des faits d'un tout autre genre, a cru qu'il était convenable, avant que de les exposer, d'examiner quel était l'état du nouveau monde lorsqu'on le découvrit, de même que les mœurs & le gouvernement de ces tribus sauvages placées dans les pays que les Espagnols connaissaient alors. C'est à cet objet également intéressant pour l'historien & le philosophe, qu'il destine le quatrieme livre de son ouvrage. Dans ce dessein, il considere d'abord l'Amérique en général, sa vaste étendue, la grandeur des objets qu'elle présente, ses montagnes, ses rivières, ses lacs, sa température, en rendant raison du froid qui y prédomine, son sol inculte, ses divers climats; ses animaux,

Il recherche ensuite de quelle manière l'Amérique a pu être peuplée, propose plusieurs théories à ce sujet & établit la plus probable. Il examine après cela les mœurs & le caractère des Américains, tous sauvages, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Mais en se bornant, pour le coup, aux tribus non civilisées, il observe la constitution corporelle des Américains, les qualités de leur esprit, leur état domestique, leur état politique & leurs institutions, la manière dont ils font la guerre & pourvoient à la sûreté publique, les arts dont ils avaient connaissance, leurs idées & leurs institutions religieuses, plusieurs coutumes particulières qu'on ne peut rapporter à aucun des chefs précédens. Enfin, il termine cette partie de son travail par une revue générale & une appréciation des vertus & des vices des Américains, &c. On comprend aisément que nous ne pourrions suivre notre auteur dans ces détails sans donner une longueur excessive à cette analyse. D'ailleurs cet excellent morceau également profond, lumineux & instructif dans toutes ses parties, mérite d'être lu en entier. Il doit assurer à son auteur la gloire d'avoir traité mieux que bien d'autres, l'histoire du nouveau monde, dans des vues véritablement philosophiques. Nous nous contenterons donc d'en extraire un

petit nombre d'articles ; & nous ne serons embarrassés que dans le choix.

L'Amérique diffère de l'ancien continent à bien des égards. L'une des principales singularités qu'on y observe , c'est la température de son climat & les loix auxquelles il est assujetti par rapport à la distribution du chaud & du froid. On peut, dans les autres parties du globe, déterminer assez exactement le degré de chaleur qui y regne, par leur éloignement plus ou moins grand de l'équateur : mais ces regles générales ne sont point applicables à l'autre hémisphère. Le froid qui domine dans la zone glaciale, se fait sentir dans la moitié de la tempérée ; & les terres situées sous le même parallèle que les provinces les plus fertiles & les mieux cultivées de l'Europe, sont exposées à des frimats perpétuels. Si l'on s'avance dans la zone torride, on y retrouve les effets de ce froid prédominant par-tout ; & tandis que le negre qui habite la côte de l'Afrique, est brûlé par l'ardeur du soleil, le Péruvien respire un air doux & tempéré. Enfin, si l'on passe à l'extrémité méridionale de l'Amérique, on trouve plus tôt que vers le nord des mers glacées, des régions stériles & presque inhabitables à cause du froid. Il est naturel de rechercher les causes d'un tel phénomène. L'auteur l'attribue principalement

palement aux vents qui soufflent le plus communément dans ces diverses régions. L'Amérique est bornée au nord-ouest par une chaîne de montagnes toujours couvertes de neiges; jamais le vent qui suit cette direction ne souffle dans le continent septentrional sans y produire un froid excessif. Entre les tropiques, le vent vient constamment de l'est. Il se refroidit en traversant l'Océan Atlantique, rafraîchit les côtes du Brésil & de la Guyane, & rend ces deux derniers pays, qui sont les plus chauds de l'Amérique, tempérés en comparaison de ceux qui sont vis-à-vis sur les côtes d'Afrique. A mesure qu'il avance dans les terres, il rencontre des plaines immenses couvertes de forêts impénétrables, de rivières, de marais, peu propres à le réchauffer. Parvenu aux Andes qui traversent tout le continent, il se refroidit tellement en passant sur leurs sommets couverts de neiges, que la plupart des contrées situées de l'autre côté se ressentent à peine de la chaleur à laquelle leur situation les expose.

On fait que, lors de la découverte du nouveau monde, tout ce vaste continent, à la réserve des contrées soumises à deux monarchies & habitées par des peuples plus civilisés, était occupé par de petites tribus indépendantes, sans arts, sans industrie, &

peu attentives à améliorer leur situation physique & morale. Des forêts immenses , des plaines marécageuses , couvraient la plus grande partie du terrain. Les exhalaisons rendaient l'air mal-sain ; & l'on observa sans peine que le défaut de culture influait sur les diverses productions de ces pays-là. En effet , le principe de vie y paraît moins actif & moins vigoureux que dans l'ancien continent. On n'y trouve pas un aussi grand nombre d'espèces d'animaux , encore sont-ils plus faibles & plus petits. Ceux qu'on transporte de l'Europe , y dégénèrent ; mais les mêmes causes favorisent la propagation & la multiplication des reptiles & des insectes , qui y parviennent quelquefois à une grosseur monstrueuse. On peut dire cependant qu'en général le sol de l'Amérique est aussi riche & aussi fertile que celui d'aucune autre région du monde. Une chose manquait essentiellement aux naturels du pays ; ils n'avaient point d'animaux domestiques , dont les Européens savent tirer tant d'avantages , pour la consommation des végétaux & la culture des terres.

Mais comment l'Amérique a-t-elle été peuplée , par quelle route les hommes ont-ils passé d'un continent dans l'autre , & par quel endroit est-il probable que la communication a été ouverte ? Quoique ces ques-

tions paraissent d'abord n'être que de pure curiosité, notre auteur s'est attaché à les traiter avec une sagacité & une exactitude singulieres, d'autant plus que divers savans ont imaginé à ce sujet des systèmes souvent destitués de toute vraisemblance. Il est certain d'abord que les naturels du pays, qui s'occupent aussi peu du passé que de l'avenir, ignorent absolument leur origine. Quelques gens de lettres ont prétendu que les Américains n'ont pas eu un premier pere commun avec les autres hommes; d'autres ont prétendu que les habitans du nouveau monde descendent de quelqu'une des nations policées de l'Europe, telle que les Phéniciens, les Carthaginois, &c. Mais ces opinions, qui ne sont fondées que sur quelque ressemblance dans certaines coutumes civiles ou religieuses, ne présentent rien de solide, ni de satisfaisant. On doit, suivant M. Robertson, poser d'abord pour principe, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'Europe civilisée à un certain point; autrement celle-ci n'aurait pas manqué d'y faire passer les arts de premiere nécessité qui devaient lui être connus, & ils s'y seraient conservés. De plus, si sa population tirait son origine de quelque contrée méridionale de l'ancien continent, on n'aurait pas manqué, comme les

Espagnols l'ont fait depuis lors , d'y conduire les différentes espèces d'animaux domestiques dont l'utilité était reconnue , & on les y aurait trouvées. En considérant les animaux sauvages de l'Amérique , tels que l'ours , le renard , l'élan , on reconaît sans peine que ce sont les mêmes qui habitent les forêts des parties septentrionales de l'Europe & de l'Asie , & l'on pourrait donc en conclure déjà que ces deux continens se rapprochent beaucoup l'un de l'autre du côté du nord ; mais ce qui n'était d'abord que simple probabilité , se trouve pleinement confirmé par les nouvelles découvertes des Russes. On fait qu'après avoir tenté inutilement , à cause des glaces , de doubler le cap au nord-est de l'Asie , on a essayé d'équiper des vaisseaux dans le Kamtschatka , pour aller chercher le nouveau monde par un endroit où l'on n'avait jamais été ; & qu'après avoir essuyé bien des dangers , on a découvert non-seulement plusieurs isles répandues dans le détroit qui sépare les deux hémisphères & que l'on nomme aujourd'hui l'archipel du Nord , mais de plus une partie du continent lui-même , où les Russes rencontrèrent des habitans qui leur présentèrent le calumet de paix ; symbole d'amitié commun chez tous les peuples de l'Amérique septentrionale. Ainsi la communication entre les deux continens

par le nord, a acquis aujourd'hui un degré d'évidence supérieur à toute contestation; quelques tribus de Tartares vagabonds auront passé successivement dans les isles qui forment cet archipel, & de là dans le continent, dont ils auront commencé la population. Elle est beaucoup moins extraordinaire sans doute que celle des isles des Larrons, qui, placées à une si grande distance de l'Asie, n'ont pas laissé que d'en recevoir leurs premiers habitans. Le grand nombre de volcans que l'on trouve dans le Kamtschatka & dans les isles voisines, est encore très-remarquable. On ferait fondé à conjecturer de là que cette partie de la terre ayant effuyé plusieurs secousses de tremblemens de terre, l'isthme qui joignait l'Asie à l'Amérique, s'est détaché & a formé l'archipel dont on a parlé. Une rencontre singulière que nous ne devons pas omettre, c'est que tandis que les Russes tentaient de faire des découvertes au nord-ouest de l'Amérique, les Espagnols établis dans la Californie travaillèrent de leur côté à découvrir les terres situées au nord de cette presqu'isle. Ils ont fait plusieurs voyages dans cette vue; mais on n'en a pas encore publié les journaux, qui ne pourront être que très-intéressans.

Ce n'est pas cependant aux seuls Tartares

Asiatiques que notre auteur attribue la population de l'Amérique. Des découvertes récentes prouvent que l'on peut aisément y passer par le nord-ouest de l'Europe & du Groenland en particulier, qui, au rapport des missionnaires moraves, n'en est séparé que par un petit détroit, & que même leur jonction se fait au fond de la baie, où il aboutit. En effet, les Esquimaux ressemblent aux Groenlandois par l'aspect, l'habillement, la façon de vivre; & ces deux peuples parlent la même langue, ce qui paraît décisif. On ne peut donc méconnaître la véritable origine des premiers, qui forment une espèce d'hommes distincte à divers égards. Car pour tous les autres habitans de l'Amérique, ils se ressemblent si fort, malgré les nuances que peuvent y apporter le climat & le degré de civilisation, qu'on est autorisé à leur attribuer une même origine & à la chercher dans le pays des Tartares septentrionaux. Ici se présenterait cependant une objection qui paraît d'abord difficile à détruire. Plusieurs voyageurs assurent que l'extrémité méridionale de l'Amérique est habitée par les Patagons, espèce de géans, ou dont la taille tout au moins excède celle des hommes ordinaires; ce qui est non-seulement contraire aux loix générales de la nature, dont toutes les productions dans

les climats froids tels que celui dont il est question se distinguent par leur petitesse, mais quide plus persuaderait aisément que ce peuple-là doit avoir une origine très-différente de celle des autres. Mais M. Robertson considérant la diversité, la contradiction même qui regnent dans les relations publiées sur ce sujet, & de plus les circonstances fautiveuses dont quelques-unes sont accompagnées, croit, & avec raison, que l'existence de cette race gigantesque est un de ces ponts de l'histoire naturelle, sur lesquels on doit suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'on sache, à n'en point douter, si l'on doit admettre un fait contraire à ce que la raison & l'expérience nous apprennent de la nature de l'homme dans toutes les diverses circonstances où on l'a observée.

Après avoir recherché l'origine des peuples du nouveau monde, notre auteur passe à l'examen de leur caractère, de leurs mœurs & de tout ce qui peut en donner une connaissance aussi exacte qu'il est possible. Cette partie de son travail a été traitée avec le plus grand soin. On voit, par les nombreuses notes qui en accompagnent le texte, qu'il a puisé des lumières dans les meilleures sources, dont plusieurs même étaient peu connues, & qu'il a su les apprécier. Nous

croyons qu'il n'existe nulle part ailleurs un tableau plus complet ni plus méthodique de ce qui peut nous intéresser parmi les habitans du nouveau monde. M. Robertson cru devoir le terminer par une récapitulation abrégée de tous les détails dans lesquels il est entré à leur sujet, qui servira à fixer le jugement que l'on doit porter en général de leurs qualités intellectuelles & morales, par comparaison avec celles des peuples policés. On comprend aisément que leur intelligence, uniquement occupée d'un petit nombre de besoins présents, ne peut être qu'extrêmement bornée. Cependant comme la guerre & la chasse, qui sont leurs principales affaires, les mettent souvent dans des situations difficiles & périlleuses, ils en acquièrent une sagacité qui étonne chez de tels peuples. On vante la sagesse qui préside aux délibérations des vieillards, & l'éloquence qui brille dans les discours de leurs chefs; mais cela provient bien moins de la profondeur de leurs systèmes, que du caractère lent & phlegmatique qui domine chez eux : aussi les mesures qu'ils prennent sont-elles plutôt dictées par la passion qui les anime dans le moment, que par les règles d'une sage prévoyance. Le sentiment n'est pas moins faible & limité chez le sauvage que l'intelligence. Comme il rapporte tout à lui-même, il s'embarrasse

fort peu de plaire ou de déplaire aux autres. De là ses caprices, son impatience lorsqu'on veut le contraindre, son insensibilité pour tous ses semblables, sa dureté même qui lui fait refuser aux autres le plus léger office, & qui va au point que dans certaines tribus, dès que quelqu'un tombe malade, chacun l'abandonne, de peur de la contagion. De plus, ce même sauvage, uniquement occupé de ses affaires, est un animal sérieux, taciturne, mélancolique. S'il n'est point forcé d'agir pour sa propre conservation, on le verra rester un jour entier dans la même posture, sans proférer une seule parole. Il ne devient gai & sociable que dans quelque jour de fête où il se fera enivré. Cependant la ruse & l'artifice entrent essentiellement dans son caractère, à cause du genre de vie qui lui rend l'un & l'autre nécessaires. La dissimulation la plus profonde lui devient familière dans les circonstances qui l'exigent. Un grand nombre d'Indiens du Pérou employèrent trente ans à tracer le plan d'une révolte contre leur vice-roi, sans que rien en transpirât dans un aussi long intervalle.

Tels sont les défauts & les vices attachés à la vie que mène un sauvage; mais on trouve aussi chez lui les traces de quelques vertus. Son goût décidé pour l'indépendance & le sentiment de sa liberté, donnent

à son ame un degré d'élévation qui le met
 en état d'agir en certaines occasions avec
 une fermeté, une constance & une dignité
 qui étonnent. Familiarisé avec le danger,
 le courage devient chez lui une vertu ha-
 bituelle; il aime à l'exercer pour l'avantage
 & la gloire de la tribu dont il est membre,
 & souffre même avec une patience incroya-
 ble les plus affreux tourmens, parce qu'une
 plainte, un soupir, la déshonorerait. En-
 fin, dit M. Robertson, l'Américain est con-
 tent de son état; loin d'envier le sort des
 nations civilisées, il se croit un modèle d'ex-
 cellence & le plus heureux de tous les êtres.
 Maître de ses actions, il regarde comme
 une lâcheté inconcevable, la soumission de
 la volonté d'un homme à celle d'un autre
 homme. Exempt de tous soucis, il voit
 avec étonnement les soins que se donnent
 les Européens, pour fournir à des besoins
 ou prévenir des maux à venir. On observe
 en toute rencontre l'idée de prééminence
 qu'il s'attribue sur les autres nations. Les
 Iroquois se qualifient *les premiers des hom-
 mes*. Le mot *caraiïbe* signifie *le peuple bel-
 liqueux*. Ils appellent les Espagnols un *peu-
 ple de néant*, une *race maudite*. Quoique
 surpris d'abord de leurs arts & de leur puis-
 sance, ils ne tarderent pas à mépriser des
 gens dont la façon de vivre ressemblait si

peu à la leur. Ils les regarderent comme l'écume de la mer, comme des gens qui n'avaient ni peres, ni meres; ils s'imaginèrent que n'ayant point de pays en propre, ils étaient contraints d'errer sur l'océan, pour envahir celui d'autrui, & se procurer des choses nécessaires à la vie, dont ils manquaient absolument. Il est bien difficile d'engager un sauvage aussi content de son état, à abandonner ses coutumes pour adopter celles des nations civilisées. On a beau l'éclairer, lui faire goûter des plaisirs, l'honorer par des distinctions; il languit sous la contrainte des loix & des formalités, il saisit la première occasion de s'en délivrer, & retourne avec transport dans la forêt, dans le désert, où il peut jouir de sa liberté toute entière.

(*La suite au Journal prochain.*)

II. *Mémoires de la société établie à Geneve, pour l'encouragement des arts & de l'agriculture. Geneve, 1778, brochure de quatre-vingt-huit pages in-4°. avec deux planches.*

LA société, en publiant cette première partie de ses mémoires, donne d'abord un précis de son origine, de son but & de son régime. Nous avons rendu compte ci-devant de ces divers objets. Nous observerons

seulement qu'entre les manufactures établies à Geneve, celle d'horlogerie tient le premier rang, & que c'est là un des principaux objets de la société. Elle a fait établir une école de dessin d'après nature; on vient d'ouvrir un cours de chymie appliqué aux arts, & l'on ne tardera pas à commencer des leçons de mécanique particulièrement adaptées à l'horlogerie.

Le premier mémoire publié par la société, c'est un mémoire sur la trempe de l'acier, par M. Perret, maître coutelier à Paris, qui a remporté le prix proposé en 1776. Pour traiter la question soumise à l'examen des gens de l'art, M. Perret recherche d'abord quelles sont les différentes especes d'acier. Malgré l'extrême diversité observée entre les aciers qui circulent dans le commerce, il n'y en a généralement que de deux fortes, l'acier *naturel*, qui se fait dans le creuset par une especes de fusion, & l'acier *factice*, lorsqu'on change le fer en acier par une forte de cémentation. Parmi les aciers qu'on vend aux artistes, celui de *Damas en Syrie* semble devoir tenir le premier rang; mais il est impossible de le distinguer par l'inspection seule d'un barreau forgé. L'acier *fondue d'Angleterre* est le plus bel acier qu'il y ait dans le commerce. Les Anglais en ont si bien gardé le secret, qu'il est en-

core incertain s'il est naturel ou cimenté. D'après ses observations, M. Perret croit qu'il est fondu. La livre coûte 28 à 30 sols. *L'acier poule ou boursoufflé* est cimenté. Il se fabrique à Newcastle, & se vend 12 sols. Avant qu'on eût les aciers d'Angleterre, ceux d'Allemagne & de Suede tenaient le premier rang. Le grain en est blanc autour des surfaces, tandis qu'il est bleu, violet ou pourpre vers le centre du barreau, ce qui lui a fait donner le nom d'*acier à la rose*. Le meilleur acier à la rose se tire de *Federberg* en Styrie. L'acier qu'on appelle *étouffe de Pont*, est marqué de sept étoiles dans un cercle, & porte le nom de *Fransen*. Il en est un autre marqué d'une ancre; la livre du premier se vend 11 à 12 sols: le second coûte un sol de plus; mais il est forgé avec un plus grand soin. L'acier d'*Hongrie* est marqué d'une feuille de chêne, & se vend 12 sols. Les aciers du Piémont & ceux de France, de Rives, du Dauphiné, de la Bourgogne & du pays de Foix, n'ont pas atteint le degré de perfection dont ils sont susceptibles. Les tentatives faites dans cette vue par M. de Buffon & par M. le duc de Charost, n'ont pas encore été couronnées du succès. L'acier de *Nevers* n'est pas sans défaut; mais il a d'excellentes qualités; il est marqué d'une N fleurdelisée, & porte le nom de *Néronville*.

Après ce détail, M. Perret examine les *signes de la bonté des divers aciers*. L'acier de Damas est tres-rare en Europe; les Turcs ne laissent sortir cet acier que lorsqu'il est fabriqué. En général, il n'a pas la même dureté dans tous les points de sa surface; on voit même sur les tranchans une multitude de veines de fer qui serpentent. On est parvenu en France à l'imiter; & M. Perret indique les procédés qu'on suit, & que nous ne pouvons pas rapporter en détail. On ne saurait décider par la seule inspection, si un barreau d'acier a le grain fin, si la matière est homogène. Il faut le soumettre à l'épreuve du feu, à la percussion du marteau, à la trempe, à la meule, au poli & à la lime. Le *feu* indique le degré de chaleur que l'acier peut supporter pour être soudé: le *marteau* enseigne si l'acier est dur, s'il a du corps, s'il peut se marteler à chaud & à froid, & jusqu'à quel point il supportera la percussion sans se gercer ni casser; la *trempe* apprend le degré de chaleur qu'il doit éprouver pour se durcir, elle dévoile la finesse du grain, elle découvre les veines de fer qui s'y trouvent, & montre si l'acier est homogène. La *meule* & le *poli*, en dépouillant les surfaces, mettent au jour la netteté de la matière, & font voir des veines de fer, des saletés, des fibres longitudinales &

serpentantes , des filandres & des cendrures ; enfin la *lime* décide si l'acier est également dur par-tout. On peut voir dans le mémoire la maniere d'exécuter tous ces procédés que l'auteur applique à l'examen des diverses sortes d'acier. Il résulte de ses observations , que les aciers cimentés sont préférables aux aciers naturels pour les pieces d'horlogerie , parce que les aciers naturels sont semés de veines & de fibres ferrugineuses , qui doivent rendre fort inégale la dureté des pieces frottantes qu'on en fait. Cette inégalité annonce un acier ferrugineux & peu homogène.

L'acier bien choisi éprouve plusieurs opérations , dans lesquelles il doit être traité convenablement , pour qu'il conserve ses bonnes qualités , & qu'il soit propre à une bonne trempe. Le feu agit sur l'acier par l'impression immédiate des charbons embrasés qui le touchent. Un feu lent , qui n'est pas attisé assez vivement par le soufflet , pour réduire en fusion les surfaces de l'acier , rougit l'acier & le calcine. Les surfaces sont d'abord rouges ou blanches , le métal se décompose , il perd son phlogistique , & il tombe en écailles à la moindre secousse ; quelquefois ce défaut vient du charbon , qui est d'une qualité pierreuse ; le mâchefer amoncelé dans la thuyere , & obstruant les

soufflets, occasionne aussi du dommage. Quand l'acier est chauffé au point qu'il sue, les surfaces éprouvent une espèce de fusion; & si elles se refroidissent sans avoir été martelées, elles resteront parsemées de petits trous, comme une éponge. En soudant deux lames d'acier, les scories qui pourraient s'attacher au métal, empêchent les deux lames de s'unir; ce qui forme ce qu'on appelle un *loup*, ou un *moine*. Pour détruire ce loup, il faut le percer avec un poinçon, de manière qu'une lame seulement soit percée: cette ouverture donne issue à la scorie. On connaît que l'acier est surchauffé, lorsqu'après s'être refroidi on voit les surfaces semées de crevasses transversales. Si elles sont à peine visibles, le mal peut se réparer à coups de marteau; mais l'acier sera brûlé & perdu; si on le trouve mol, s'ouvrant sous le marteau, & laissant échapper une flamme violette & pourpre, qui répand une odeur sulfureuse. M. Perret examine en détail les diverses espèces d'acier connus, pour indiquer la meilleure manière de les traiter; & il résulte de ce qu'il dit, que pour conduire l'acier jusqu'au moment de la trempe, il faut 1°. éviter soigneusement de surchauffer l'acier en le passant au feu; 2°. ne lui donner des chaudes suantes que le moins qu'il sera possible; 3°. ne le battre

à froid que pour le rétablir, s'il arrivait qu'il eût été furchauffé; 4°. employer les aciers naturels pour les tranchans, & l'acier factice pour les pieces frottantes; 5°. s'abstenir de recuire l'acier dans des céments propres à l'amollir; 6°. enfin observer que l'acier battu à froid cause plus aisément à la trempe.

La *trempe* consiste à faire rougir l'acier, jusqu'à ce qu'il prenne la couleur qui lui convient, à le plonger alors dans de l'eau claire & fraîche, à l'y promener lentement, jusqu'à ce qu'il soit bien refroidi. L'acier devient ainsi sec & fragile; mais on diminue ces défauts par le *recuit*; on l'expose sur la braise allumée, & on le fait chauffer, jusqu'à ce qu'il ait acquis la couleur convenable à l'ouvrage auquel il est destiné. Si l'on veut donner à l'acier une trempe plus dure, on le renferme dans des *céments* appropriés, & c'est ce qu'on appelle la *trempe en paquet*. M. Perret compose son ciment de parties égales de suie, la meilleure est celle des cheminées de cuisines, de charbon, principalement de celui de chêne ou de hêtre, & enfin de rognures de peaux balayées dans les boutiques de cordonniers, réduites en charbon à l'air ouvert, étouffées ensuite & pulvérisées.

Une piece d'acier se cambre à la trempe

lorsqu'elle change sa figure plate pour faire un arc plus ou moins grand. Cet effet provient 1°. de l'irrégularité de la percussion dans toute l'étendue de la piece; 2°. de ce qu'on n'a pas toujours conservé la piece droite en la forgeant. M. Perret indique dans une addition à son mémoire, les moyens d'éviter ce défaut & de le réparer.

La seconde piece de ce recueil a été couronnée par la société des arts, sur les causes de *l'infériorité des récoltes en grain dans le territoire de Geneve, & des moyens d'y remédier*. Cette dissertation de M. J. L. Dupuis, notaire & châtelain de Meyrens, au pays de Gex, renferme des vues utiles, que nous ne développerons pas ici.

Dans le troisième mémoire de cette collection, M. François Arlaud, citoyen de Geneve & membre de la société, propose un *outil aux engrenages pour la roue de champ avec le pignon de la roue de rencontre*. M. Arlaud, très-habile dans la théorie de son art, croit que comme il y a différentes formes de pignons, en raison desquelles l'engrenage de la roue qui doit le conduire, sera plus ou moins pénétrant, il faut choisir entre ces formes celle qui réduit le diamètre apparent du pignon à la moindre quantité, & l'approche le plus du rayon primitif. D'après ce principe, il pro-

pose une aile dont le bout ne soit pas terminé en pointe, mais arrondi en demi-boule, & dont la grosseur réponde au diametre de la roue, en raison des révolutions qu'il fait autour d'elle. Selon cette forme, l'engrenage emploiera les $\frac{3}{2}$ ou le demi rayon du pignon, si le pignon est de 6 dents, & les $\frac{3}{7}$, $\frac{3}{8}$, $\frac{3}{10}$, $\frac{3}{12}$, de son rayon, s'il est de 7, 8, 10 ou 12. L'outil imaginé par M. Arlaud, a parfaitement répondu à l'attente de l'inventeur; mais la différence qui se trouve dans la position des roues, ne permet pas qu'on puisse s'en servir pour tous les engrenages: aussi celui dont on donne ici le détail, est réservé à l'engrenage de la roue de champ avec le pignon de la roue de rencontre. Les deux figures jointes à ce mémoire, donnent une idée nette de la piece. Sur le rapport des commissaires nommés pour l'examen de cet outil, la société a jugé à propos de gratifier l'inventeur d'une médaille d'argent au coin de la société.

Le dernier mémoire est celui de M. Tingry, sur les *moyens de préserver les doreurs en pieces de montres, des pernicioeux effets du mercure réduit en vapeurs*. Comme cette piece a été insérée en entier dans notre Journal de décembre dernier, nous y renvoyons nos lecteurs.

III. *Recherches sur l'indigénat helvétique de la souveraineté de Neuchatel & Valangin, recueillies & publiées par M. Jérôme Boive, docteur ès loix, chancelier de S. M. &c. A Neuchatel, de l'imprimerie de la Société Typographique. 1 vol. in-8°. 1778.*

Nous nous contentons d'annoncer cet intéressant ouvrage que nous nous empresserons de faire connaître à nos lecteurs.

IV. *Eloge & pensées de Pascal. Nouvelle édition commentée, corrigée & augmentée, par M. de ***. Geneve sous Paris, 1 vol. in-8°. 1778.*

V. *Fragment sur les colonies en général & sur celles des Anglais en particulier, traduit de l'anglais. Lausanne, chez la société typographique, 1778, in-8°.*





S E C O N D E P A R T I E.
 NOUVELLES LITTÉRAIRES
 D E L' E U R O P E.

- I. *Hieronimi Spanzotti Taurinensis jurisconsultorum collegio adscripti, de reipublicæ utilitate ac commodis dissertationes, &c.*
 C'est-à-dire, *Dissertations sur l'utilité & les avantages du gouvernement républicain.* Par M. Jérôme Spanzotti, du college des jurisconsultes de Turin. A Turin, 1777, 1 vol. gr. in-8°.

Ces dissertations latines, au nombre de huit, sont profondément pensées, & dignes à tous égards du savant jurisconsulte qui les a publiées. Si les éloges donnés dans ce volume au gouvernement républicain, eussent été écrits à Gènes, à Venise, à Amsterdam, nous n'en ferions pas étonnés; mais c'est dans un pays soumis au gouvernement monarchique, qu'on préfère hautement les avantages de la constitution républicaine. Nous avouons de bonne foi que cette manière franche & libre de s'exprimer, nous a pénétrés d'estime pour M. Spanzotti. Cette manière de parler & d'écrire, devrait sans

doute être le droit le plus sacré, le plus inviolable des hommes qui aiment à penser & raisonner; mais on le voit proscrire presque en tous lieux; & puisqu'on en jouit à Turin, c'est la plus forte preuve de la philosophie du souverain qui regne sur ce pays, & de la douceur éclairée de ses loix. Ce bon monarque est sans doute persuadé que ce n'est que sous les despotes oppresseurs & tyrans que les peuples abattus par la terreur gardent forcément le silence. Il faut croire que ce roi philosophe est bien persuadé que jamais le repos public n'a été troublé par les écrits des auteurs vraiment instruits & librement penseurs; & en effet, ce n'est point par des ouvrages savans, & qui par cela même ont peu de lecteurs, que les séditions sont fomentées: c'est plutôt, & toujours, par la licence, les intrigues, l'ambition des grands, ou par le mécontentement des sujets fatigués de gémir sous les pieds d'un maître dur & barbare.

Invité par la douceur du gouvernement où il vit, M. Spanzotti donne dans sa première dissertation les véritables notions de l'origine, de la cause & du but de la république, de la subordination nécessaire dans un tel état, du suprême pouvoir des magistrats, & de l'obéissance qui leur est due. Il fait, avec raison, consister l'essence & la

félicité d'une société civile dans la bonne intelligence qui unit tous les individus qui la composent ; & l'auteur prouve que la subordination est le principe sûr de cette bonne intelligence & de cette harmonie. Il semble, dit-il, que Dieu lui-même inspire le desir de cette obéissance, sur laquelle est fondée toute souveraineté. Un théologien se serait exprimé autrement ; il eût dit que Dieu lui-même ordonne l'obéissance passive aux sujets d'un maître, quel qu'il soit : mais M. Spanzotti n'a pas l'honneur d'être théologien ; il a la modestie de ne pas oser fonder les volontés de Dieu : aussi ne décide-t-il pas ; il dit que le desir de l'obéissance semble inspiré de Dieu ; mais il se garde bien d'affirmer, comme tant d'autres, que l'obéissance aveugle & purement passive est d'institution divine.

La justice & la religion forment le sujet de la deuxième dissertation ; car il est très-certain qu'où il n'y a point de justice, il ne peut point y avoir de société. L'auteur définit la justice comme la définit Cicéron, dont l'opinion a été adoptée par tant d'autres. Quant à la religion, plusieurs écrivains ont soutenu que, sans elle, une société pouvait se soutenir. M. Spanzotti réfute victorieusement cette proposition, & il prouve qu'exclure toute religion, même la naturelle,

c'est détruire du même coup la société.

La troisième dissertation est sur les loix; & il faut rendre cette justice à l'auteur, qu'il a rapproché tout ce qui a été dit de mieux sur ce sujet.

M. Spanzotti s'occupe dans la dissertation suivante, des richesses, par lesquelles une république se conserve. Il nous semble que les richesses sont également nécessaires à la conservation de tout autre gouvernement, & qu'il n'était pas bien nécessaire de s'étendre sur cette matière. Il est vrai que Sparte, quoique pauvre, fleurit & même se rendit redoutable; mais il est encore plus vrai qu'elle eut une vertu sublime & une valeur extrême, dont aucune autre nation n'a donné l'exemple depuis. Cependant, & la chute de Sparte le démontre, un courage héroïque & cette sublime vertu sont tôt ou tard contraints de céder à la force & au nombre de quelques nations voisines qui finissent par opprimer ce gouvernement pauvre & vertueux. Les Suisses, par exemple, ne sont pas opulens; & sans l'intérêt général & particulier, qui veut que toutes les puissances de l'Europe restent dans un parfait équilibre, il est probable que les Suisses seraient, dans un tems ou dans l'autre, assujettis par l'une des riches nations voisines, sur-tout si la simplicité des mœurs venait à s'altérer. Il est vrai, que depuis très-long-tems la petite

république de San-Marino se soutient. Mais quel conquérant assez fou voudrait faire les frais d'une guerre dont le succès ne lui vaudrait que la possession d'une petite & stérile montagne, peuplée d'un petit nombre d'habitans ? C'est à l'égard de cet état que l'on peut dire, que son impuissance & sa pauvreté sont les gages de sa sûreté.

Les choses de pur ornement, ne méritent pas l'attention des hommes qui pensent. Cette opinion est juste à quelques égards, & l'un des plus sages monarques du nord, le Salomon couronné de Suede, en fait maintenant, pour la félicité publique, la plus heureuse application. Mais il faut bien se garder d'étendre trop loin ce principe. Par exemple, comme le prouve M. Spanzotti, les sciences, les belles-lettres, les beaux-arts accroissent la splendeur & la gloire de la république, quoi qu'ait pu dire de contraire l'illustre philosophe de Geneve. Cette cinquième dissertation nous a paru écrite avec autant de force que de véritable éloquence.

L'auteur parle dans la dissertation suivante, des alliances, & il donne avec raison la préférence à celles qui ont l'humanité pour objet. « Qu'elles sont honteuses & flétrissantes, dit-il, ces alliances si fréquentes, qui ne sont contractées que pour conquérir les nations, & également destructives du droit

des gens & des loix de la nature! »

La guerre, ce fléau que les hommes sensibles ne peuvent prononcer sans horreur, fournit à l'auteur le sujet de la septieme dissertation; il n'y en a, il ne peut, dit-il, y en avoir qu'une de légitime; c'est celle que l'on entreprend pour repousser un agresseur injuste, un avide usurpateur: toutes les autres sont des crimes, des attentats contre l'humanité. Comparée aux six dissertations précédentes, celle-ci nous a paru faible, & moins vigoureusement écrite.

Dans la dernière, M. S. parle des discordes civiles, & des moyens de les prévenir. On sait que Crassus disait que non-seulement les discordes civiles sont utiles, mais encore qu'elles sont nécessaires dans une république: on sait aussi que Cicéron réfuta victorieusement cette opinion, dont César démontra l'absurdité. L'auteur pense comme Cicéron: il prouve que les discordes civiles sont le fléau d'une république, & que le meilleur moyen de les prévenir, est de former par une bonne éducation, d'excellens citoyens; car ce sont les bons patriotes qui maintiennent la tranquillité publique. Par-tout où l'éducation est négligée ou vicieuse, il n'est guere possible que l'état soit paisible & les habitans heureux, &c. Peu d'ouvrages nous ont causé autant de satis-

faction que ces huit dissertations : aussi n'avons-nous pu nous dispenser de nous y arrêter plus long-tems que sur la plupart des productions de ce genre, dont nous rendons compte. C'est un vrai présent que l'estimable M. Spanzotti fait aux amis de l'humanité. Quant à son style, il nous a paru pur, mais un peu trop uniforme. D'ailleurs, l'auteur commence toutes ses dissertations par une citation ; & cette maniere semble un peu pédantesque : mais à ces légers défauts près, l'ouvrage est excellent à tous égards. Il est plein de choses, de pensées utiles & de raisonnemens de la plus grande force.

VI. *Lettres sur la littérature & la poésie italienne, traduites de l'italien, par M. de P... A Florence, & se trouve à Paris.*
1778.

L'AUTEUR original de ces lettres, feint que Virgile, Homere, & tous les autres grands poètes grecs & latins, obsédés par l'énorme quantité de poëteraux Italiens, qui descendent journellement chez les morts, & comme étourdis de leur babil, de leurs vanteries, de leurs déclamations éternelles, se sont mis, pour les mieux juger, à apprendre leur langue : qu'en étant facilement

venus à bout, ils ont d'abord lu ensemble les plus grands maîtres dont elle s'honore; qu'ils ont été aussi ravis des vraies beautés, que choqués des nombreux défauts qui s'y trouvent; & que Virgile dans le dessein d'être utile à ses anciens compatriotes, prend le parti d'écrire aux académiciens des arcades de Rome, le résultat des lectures & des réflexions du sénat poétique. Ce quadre ingénieux donne à l'auteur la liberté d'apprécier au juste les écrivains de son pays, & il profite de cette liberté en homme de goût & sans préjugés nationaux. « Je crois, fait-il dire au poète romain, que Virgile peut après sa mort & dans des lieux inaccessibles à l'envie, vous entretenir librement & sans danger. Le seul amour de la patrie & de la poésie les inspire : il ne m'a pas quitté parmi les ombres : si un mort ne vous dit pas la vérité, de qui pouvez-vous désormais espérer de l'entendre? » Le Dante est, comme on fait, l'objet d'un culte presque superstitieux chez les Italiens. Ils ont dû être fort scandalisés de la manière dont Virgile leur en parle ; & c'est une consolation pour les étrangers qui ne peuvent partager cet enthousiasme national, & qui sont choqués de l'obscurité, de la barbarie, du mauvais goût, des fictions bizarres qui regnent dans cette *divine comédie*, qui n'est ni comique.

ni divine; c'est, dis-je, une consolation pour eux de voir un Italien, un homme d'esprit & de goût prononcer par la bouche de Virgile un arrêt de proscription contre cette production monstrueuse. Ce n'est pas que l'on n'y trouve des morceaux sublimes, sur-tout dans la première partie, & Virgile se plaît à leur rendre justice : l'épisode de Françoise d'Armino, celui du comte Ugolin & quelques autres obtiennent de lui les éloges & le tribut d'admiration qu'ils méritent. Mais il s'étend ensuite avec force sur toutes les absurdités dont ce poëme fourmille. Il ne pardonne pas à l'auteur de l'avoir pris pour guide dans un voyage si extravagant. « Avec lui, dit-il, devenu tout-à-coup professeur de théologie catholique & apôtre de l'idolatrie, mêlant ensemble les articles de la foi chrétienne, & les fables du paganisme, la philosophie de Platon & celle des Arabes, je me trouvais infiniment plus savant que je ne le fus jamais, & beaucoup moins sage que je ne le fus quand je faisais des vers & que j'habitais votre monde. Je connaissais dans notre enfer, Minos, l'Achéron, Caron, le chien à trois têtes; mais je n'avais jamais vu qu'on leur associât les limbes, les saints-pères, qu'on mît à peu de distance de ceux-ci, Horace, Ovide, Lucain; qu'on y trouvât un château où Camille & Penthesilée demeuraient avec Hector &

Enée, Lucrece, Julie, Mazia, Corniglia, Saladin foudan de Babylone, avec Brutus; enfin Dioscoride avec Orphée, Cicéron avec Euclide; & avec tout ce monde les deux Arabes, *Averroes* & *Avicenne*: tout cela en vérité était nouveau pour moi, & je ne savais plus où j'étais. Cerbere, qu'il appelle le grand ver, & une grêle qui tourmente avec lui les gourmands, n'est-ce pas là un supplice tout-à-fait bien imaginé? Pluton qui commence un discours par ces intelligibles mots : *pape Ratan*, *pape Satan*, *Aleppe*, & auquel je fais un compliment en l'appellant *loup maudit*, moi qui l'avais peint jadis sur le trône des enfers, & comme le souverain des ombres. La glace, le feu, les vallées, les montagnes, les grottes & les lacs, qui peut vous dire tout ce qu'il a mis dans son enfer?.... Quoi! c'est là un poème, un modele, un ouvrage divin! un poème tissu de sermons, de dialogues, de questions! un poème rempli de bévues, de caricatures, & plus mauvais à mesure qu'on avance vers sa fin! quatorze mille vers sur de pareilles fadaïses! qui peut les lire sans mourir?

Virgile, en rendant justice aux beautés transcendantes de Pétrarque, est aussi sévère pour ses défauts que pour ceux du Dante. Il passe ainsi en revue tous les poètes, & ses jugemens sont toujours dictés par le bon goût, la saine critique, & la plus exacte

impartialité. La lecture de cet ouvrage fera fort agréable aux amateurs de la poésie italienne; ce que nous en avons cité suffit pour donner une idée du style du traducteur; il est en général, clair, pur, élégant, libre sur-tout, & ne se ressentant en aucune manière de la gêne d'une traduction. Ces lettres de Virgile sont suivies de celles d'un Anglais sur le même sujet, aussi traduites de l'italien. Le même esprit, le même goût semble les avoir dictées. On y trouve de plus le récit des guerres littéraires occasionnées par les lettres de Virgile, & des conjectures sur leur auteur; enfin des réflexions très-sages sur les abus de la littérature en général, & de la littérature italienne en particulier. On ne peut que louer M. P.... d'avoir joint ensemble ces deux productions intéressantes.

VII. *Letters from Portugal, &c.* C'est-à-dire, *Lettres écrites de Portugal, sur l'état actuel & précédent de ce royaume. A Londres, chez Almon, 1777.*

L'ANONYME s'est proposé de faire ici l'apologie & le panégyrique de M. le marquis de Pombal: il entre dans les plus grands détails pour prouver que, si les Portugais voient fleurir chez eux les arts, les manufactures, le commerce, & si leur patrie occupe un

certain rang dans le système politique de l'Europe, c'est à l'habileté de cet ancien ministre qu'ils en sont redevables ; qu'il a prévenu la ruine du Portugal, en étouffant les querelles intestines, & en détournant la guerre, fléau souvent moins funeste que ces querelles ; que son génie & sa fermeté sauverent la vie & l'autorité de Joseph I ; enfin, qu'il n'a eu ou n'a mérité d'avoir pour ennemis, que des fanatiques, des esprits étroits, des âmes viles, en un mot, les ennemis de la patrie. Quoi qu'il en soit, il ne nous paraît pas impossible de trouver certains rapports entre l'administration de M. le marquis de Pombal, & celle du cardinal de Richelieu, qui, malgré tous les défauts, tous les vices, fera toujours un très-grand ministre aux yeux du petit nombre de personnes capables de le bien apprécier.

VIII. *Table alphabétique & raisonnée des matieres contenues dans les volumes du recueil des Causes célèbres, curieuses & intéressantes, qui ont paru jusqu'à la fin de 1776 inclusivement ; précédée de la table des titres des causes contenues dans les mêmes volumes. In-12 de 408 pag. A Paris, chez Lacombe. 1777.*

CES deux tables, utiles & même nécessaires, sont faites avec beaucoup de soin.

TROISIEME



TROISIEME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

I. *Essai de météorologie appliquée à l'agriculture. Par M. l'abbé Toaldo. Part. 2, chap. 2, §. 5. Histoire générale des quatre saisons de l'année, des mois & des jours, utile pour chaque pays. Exemple pour le pays de l'auteur.*

175. IL feroit bien étonnant que, tandis qu'on cherche avec avidité dans les histoires des voyageurs, quelle est la constitution & la marche des saisons, des vents, des pluies, &c.... qui ont lieu en Egypte, au Malabar, au Pérou, & dans d'autres régions éloignées, nous ne fussions rendre compte ni aux étrangers, ni à nous-mêmes, de la constitution générale d'un mois ou d'une saison dans notre propre pays; cette connaissance est cependant d'une grande importance pour les travaux de l'agriculture, & pour beaucoup d'objets publics & particuliers.

176. Les anciens avoient des calendriers, qu'on trouve dans les auteurs d'agriculture (voyez entr'autres Columelle, liv. 11), où l'on marquoit, outre la description des étai-

les, dont le lever & le coucher qu'on appelle *poétiques*, dirigeoient les travaux successifs de la campagne, la disposition des jours à la pluie, au vent, au tonnerre, au beau, &c. . . , en un mot, des caractères généraux déduits d'une très-longue observation.

177. L'on verra, en effet, dans le calendrier suivant, que certains jours ou certains tems semblent avoir un caractère marqué. Je ne dirai pas qu'on doive attribuer cela à l'influence de quelques étoiles, ou amas d'étoiles (telles que les Pléiades, les Hyades, Arcturus, Orion, &c. . .) avec lesquelles le soleil mêlant ses rayons (ce qui arrive chaque année à peu près le même jour), cause une *certaine impression* dans l'atmosphère : mais je pense qu'il est utile d'avoir observé, & les anciens eux-mêmes ont reconnu la nécessité de ces observations, auxquelles ils ont joint ensuite leurs hypothèses sur les étoiles considérées comme signes, & peut-être comme causes des mouvemens imprimés à l'atmosphère.

178. Je vais exposer, avant tout, la méthode que j'ai employée pour dresser ce calendrier. J'ai placé dans une grande table de douze pages, les douze mois de l'année, & dans chaque mois autant de colonnes qu'il y a de jours. J'ai noté ensuite d'année en

année la *qualité* de chaque jour par un signe représentatif. Ces signes sont S, qui signifie *serein* ou *soleil*; P, *pluies*; N, *nuages*, *temps couvert*; N, *neigé*; Va. *variable*, V, *vent sensible*; C *caligo*, *brouillard*. Il y a tel jour qui a deux ou trois marques, par exemple, S, V, *soleil & vent*; C, P, V, *brouillard, pluie & vent*, &c. . . . Ayant ainsi marqué tous les jours de ces cinquante années, j'ai additionné par ordre & à part tous les caractères de chaque colonne, avec lesquels j'ai formé le calendrier suivant, dans lequel je n'ai employé que quatre signes; S, *serein*; P, *pluie*; N, *couvert*; Va. *variable*; V, *vent*.

179. Ces nombres signifient, par exemple, que le premier janvier, dans ces cinquante années, a été treize fois *serein*; quatorze fois *pluvieux* ou *neigeux*, dix-neuf fois *couvert*, &c. . . & ainsi des autres. Si mon prédécesseur eût fait des observations plus détaillées, j'en aurais tiré d'autres particularités utiles. Il est très-intéressant, par exemple, pour les cultivateurs, de savoir combien de fois il tombe de la grêle dans une année, & en quels jours. Ainsi l'on trouvera les jours *pluvieux* tels qu'ils résultent de l'observation; j'ai déduit les autres caractères par les circonstances, & par mes propres observations faites depuis

huit ans. Maintenant je ferai quelques réflexions générales.

180. 1°. Il semble qu'il y a certains jours disposés au mauvais tems, d'autres au beau. Or, j'ai observé dans ces deux dernières années que, si les jours qui ont un caractère orageux ne sont pas tels cette année, du moins ils ne sont pas beaux, & ils souffrent quelque altération indépendante des points lunaires; & si ceux qui sont marqués comme beaux, deviennent pluvieux & orageux, ils ont, au moins, quelque intervalle de calme. 2°. Si un jour même, ou une certaine période de jours n'a pas les caractères indiqués, ces caractères se présentent dans les jours les plus proches & dans la période la plus voisine du tems donné; & Pline a bien averti à ce propos (L. 18, C. 26), *non ad dies utique præfinitos expectari tempestatum vadimonia*. 3°. Lorsque ces transpositions ont lieu, c'est sur-tout à cause des points lunaires qui n'ont pas des jours fixes pendant une période de dix-neuf ans. Dans le calendrier Julien, où les nouvelles lunes étoient marquées par le *nombre d'or*, on voit çà & là des jours vuides, dans lesquels les nouvelles lunes ne tombent jamais, & que l'on pourroit supçonner être les beaux jours de l'année. Mais les autres *points* peuvent y tomber;

& d'ailleurs, les changemens de tems n'ar-
rivent pas au jour précis avec les points
lunaires.

181. Quoi qu'il en soit, le calendrier que
je vais donner aura plusieurs avantages.
1^o. Il servira à tracer l'histoire des météo-
res & la succession des saisons dans le pays
pour lequel j'écris; d'où il suit qu'il en fau-
drait un semblable pour chaque lieu, plus
détaillé même, s'il étoit possible, & fondé
sur plusieurs siècles d'observations. 2^o. Il
servira de guide pour les travaux de l'agri-
culture; car personne ne fera assez impru-
dent pour entreprendre, par exemple, une
longue excavation dans les mois de mai &
d'octobre, époques des pluies & des inon-
dations, ou de faire sécher son grain dans
des jours ordinairement pluvieux, &c. &c.
3^o. En joignant aux indications générales
de ce calendrier perpétuel, les règles particu-
lières tirées des points lunaires qui seront
marqués dans l'almanach dont j'ai proposé
la publication annuelle, chacun pourra for-
mer des conjectures raisonnables relative-
ment aux circonstances où il se trouvera
placé, & aux opérations qu'il aura en vue.

182. Il aurait été très-à-propos de donner
la marche du thermometre ou de la chaleur,
jour par jour; on aurait par-là la tempéra-
ture moyenne de l'air : mais j'avoue que je

14 JOURNAL HELVETIQUE.

n'ai eu, jusqu'à présent, ni le tems, ni le courage d'entreprendre un travail si pénible. Je vais cependant exposer la marche générale des pluies, avant d'entrer dans les détails particuliers, en donnant les nombres moyens des jours pluvieux & de la quantité de pluie, mois par mois. Cette connaissance est la plus importante de toutes pour la campagne. En voici la table.

Table de la pluie, mois par mois.

MOIS.	Quantité moyenne.	Nombre des jours pluvieux.	Nombres composés.
Janvier.	2 26.	8 60.	10 86.
Février.	1 80.	7 85.	9 65.
Mars.	2 49.	8 33.	10 82.
Avril.	3 28.	9 50.	11 68.
Mai.	3 38.	11 00.	14 38.
Juin.	3 42.	10 00.	13 42.
Juillet.	2 67.	8 00.	10 67.
Août.	2 76.	7 75.	10 45.
Septembre.	3 08.	6 75.	9 83.
Octobre.	4 10.	10 00.	14 10.
Novembre.	2 89.	10 00.	12 89.
Décembre.	2 51.	9 00.	11 51.
Quantité moyenne annuelle.	34 58.	106 78.	

183. L'on voit, par rapport à la mesure de la pluie, 1°. que le mois le plus pluvieux dans ce pays est celui d'octobre, après lequel on doit compter ainsi, juin, mai, avril, septembre; 2°. que le mois le moins pluvieux est celui de février (en compensant même les deux jours qu'il a de moins), auquel succèdent, sous ce point de vue, janvier, mars, décembre. Mais, 3°. le nombre des jours pluvieux ne s'accorde ni avec la quantité annuelle de pluie, ni avec celle qui tombe mois par mois. Les mois de mai, octobre & novembre, sont ceux qui ont le plus grand nombre de jours pluvieux; septembre, août & février sont ceux qui en ont le moins. 4°. Si l'on ajoute la quantité de pluie avec le nombre des jours pluvieux, ce qu'il est raisonnable de faire, on trouve que les mois les plus secs sont ceux de février, de septembre, & ceux qui en sont les plus proches (octobre excepté); c'est pourquoi l'on doit entreprendre alors de longs ouvrages, des chemins, des chaussées, des excavations, &c.... Les mois le plus pluvieux seront ceux de mai & d'octobre.

Je vais donner une idée de l'état de chaque mois.

184. Janvier, c'est le mois du froid, de la neige, des gelées, des brouillards; la

neige à lieu du 4 au 18, ou, si l'on veut, jusqu'au 25, avec moins de fréquence. Le 19, il n'a jamais neigé dans cette période de cinquante ans. Les pluies ne sont pas fréquentes, mais plutôt les vents, & sur-tout ceux du nord-est. Si l'on excepte les quatre premiers jours, ce mois a de belles journées, & celle du 29 est une des plus belles de l'année.

185. Février. Ce mois ressemble assez au précédent: de la neige les premiers jours; des froids après & des orages, sur-tout si le mois de janvier a été humide & doux. Le 2 est *critique*; car s'il est beau, dit-on, nous sommes à la moitié de l'hiver; au contraire, s'il est pluvieux, l'hiver paraît fini. D'ailleurs, il y a de très-beaux jours dans ce mois.

186. Mars. Les quinze premiers jours sont ordinairement assez beaux; mais vers le 8, les vents commencent à souffler, & sont souvent orageux, tantôt avec de la pluie & de la neige, tantôt avec un tems serein. On voit par la table, que les jours *critiques* pour les orages sont les 12, 23, 25, 29, dans lesquels il y a eu des naufrages célèbres. C'est le mois des vents. On commence à entendre le tonnerre. Nos payfans observent avec soin de quel point de l'horizon vient le *premier tems* (ce qu'ils ap-

pellent *tirer printems*), & de quel côté il tourne ; car ils croient que les orages de l'été suivent d'ordinaire la même route , & ils en tirent des conjectures sur la constitution de l'année. Si les orages suivent la même route , c'est peut-être à cause d'une *impression* qui peut rester dans l'athmosphère , ou d'une reproduction plus prompte de vapeurs de ce côté-là , ou bien d'une source particulière de fluide électrique. Ainsi l'on observe qu'en certaines années de sécheresse , il y a cependant quelque canton submergé par les pluies. Avec la nouvelle & la pleine lune de mars , c'est-à-dire , vers l'équinoxe , l'athmosphère prend un caractère marqué pour trois mois , ou même pour six , c'est-à-dire , une certaine disposition à l'humidité ou à la sécheresse , au beau ou au mauvais tems.

167. Avril. Dans ce mois , les vents continuent , les jours sereins diminuent , & sont remplacés par des jours variables & pluvieux. Il pleut souvent dix fois par jour. Les 1 & 25 (avec les 2 , 7 , 16 , 18 , 27 , 29 mai ; 3 , 4 , 8 , 14 , 23 , 27 juin ; 24 , 28 octobre ; 2 , 6 , 7 , 8 novembre) sont les jours les plus sombres & les plus humides de toute l'année ; mais on jouit cependant de la douceur de la saison ; & si les gelées blanches ne viennent point troubler la campagne ,

88 JOURNAL HELVETIQUE.

tout est riant & végete à merveille.

188. Mai. C'est le mois qui a le moins de beaux jours, & le plus de pluvieux. C'est dans ce mois qu'arrivent ordinairement les débordemens des rivières, à cause de la fonte des neiges sur les montagnes. On a souvent aussi des orages, de la grêle. Les jours les plus *critiques* sont les 5, 12, 17; les autres sont *variables* plus souvent que *couverts*, en quoi ils diffèrent de ceux de l'hiver, qui sont plus souvent *couverts* que *variables*. On doit craindre dans ce mois les brouillards, qui causent la rouille, surtout vers le 2, le 12, le 22.

189. Juin. Ce mois est aussi pluvieux que le précédent, quoique vers le 12 la pluie cesse ordinairement; mais le tems reste *variable* jusqu'à la S. Jean, où il se met au *beau* jusqu'à la fin du mois. Vers le 15, on a des jours presque aussi chauds que ceux des mois de juillet & d'août. Le 10 & le 28 paraissent être dangereux par les orages: les jours de brouillards sont les 7, 14, 16, 17, 21.

190. Juillet. Les trois premiers jours sont *variables* & pluvieux, & font baisser la chaleur. Mais, à compter du 4, les beaux jours reviennent avec la chaleur; & ce sont les plus belles journées de toute l'année, avec une petite interruption vers le 18, le 24 &

le 31, qui est fort remarquable à cause du mauvais tems qui a presque toujours lieu ce jour-là. Les orages sont moins fréquens qu'en juin; le 8, le 24, & sur-tout, le 28, sont les jours les plus *critiques*. Il survient aussi quelquefois des brouillards (mais peu denses) dangereux pour les raisins, vers le 10, le 12, le 17, le 26.

191. Août. Les sept premiers jours sont variables & pluvieux. Le 10 & le 16 sont ordinairement les plus chauds de l'année. Le 17, le 18 & le 19 sont douteux, mais le reste du mois est beau; les jours orageux ne sont pas en grand nombre, tout au plus le 4 & le 17. Les brouillards sont moins dangereux.

192. Septembre. C'est le plus beau mois de l'année; ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois *troublé* par la pluie & par les vents; mais le beau tems reprend bientôt le dessus. La chaleur est douce, les matinées sont délicieuses à cause de leur fraîcheur, les aurores très-claires à cause de la lumière zodiacale, qui est alors presque perpendiculaire à l'horison: telles sont les belles soirées du mois de mars. Le 11 & le 12 sont, comme le 9 & le 31 août, les jours les moins pluvieux de l'année. Du 10 au 16, & après l'équinoxe, il y a quelques bourrasques, & les orages de mer commencent, parce que

la terre & l'eau conservent leur chaleur, tandis que l'air devient plus froid à cause de la longueur des nuits. Le tems conserve ordinairement la constitution qu'il acquiert dans la lune de septembre, tantôt pendant trois, tantôt pendant six mois.

193. Octobre. Les deux premiers jours sont assez beaux; mais bientôt le mauvais tems arrive, & dure jusqu'à la fin du mois, excepté quelques jours. On a des pluies & des vents orageux, sur-tout le 22, le 23 & le 24; les brouillards sont fréquens, sur-tout vers le 12, & ils gâtent les raisins. La grêle n'est plus à craindre, & après le 18 on n'entend plus le tonnerre.

194. Novembre. C'est un mois très-pluvieux, sur-tout du premier au 15; vers la fin, le tems est plus beau. Les orages & les brouillards sont fréquens, & il commence à neiger vers le 20; à la fin du mois, on a quelquefois une semaine de beaux jours, qu'on appelle le *petit été de S. Martin*.

195. Décembre. Quoique l'hiver commence dans ce mois, & qu'il soit assez pluvieux, il a cependant plus de beaux jours que novembre, sur-tout, vers le 10, & après Noël: ce jour de Noël est fort sujet au vent; mais il n'a jamais donné de neige dans les quarante-neuf années précédentes; elle n'est fréquente que du 8 au 12, du 17 au 24, du 28 au 31. Les brouillards ont souvent

lieu dans ce mois; ils durent tout le jour, & ils contribuent avec les frimats & les gelées à rendre le tems sombre & l'esprit chagrin; en un mot, *c'est l'hiver.*

196. Je dervais donner l'*histoire des vents*; mais elle est trop compliquée en général, & sur-tout dans les zones tempérées. D'ailleurs nous n'avons ici ni les *étésies*, ni les *moussons*; ce qu'il y a de plus constant, c'est que les vents de sud & de sud-est, venant de la mer, nous apportent des vapeurs & la matière des pluies; & cependant, toutes les pluies & les neiges nous viennent par les vents du nord & du nord-est, qui en automne & en hiver deviennent orageux; ce sont les vents de sud réfléchis par les montagnes. En été, il s'élève tous les jours, vers le milieu de la matinée, un petit vent de sud-est, qui est un vent de saison, & qui tourne vers le soir du côté de l'ouest. Au mois de mars, ce sont les vents secs de nord-est qui regnent. Le sud-ouest souffle irrégulièrement, & laisse *ce qu'il trouve*, ce qui est passé en proverbe. Les grêles & les ouragans viennent ordinairement par un quart du vent de l'ouest.

§. 6. *Récapitulation.*

Tel est l'usage que j'ai su faire des observations météorologiques : dans une matière compliquée, obscure & incertaine, telle que

l'état du ciel & les vicissitudes des météores ; c'est quelque chose, ce me semble, d'avoir donné des conjectures qui, appuyées en grande partie sur la théorie & sur l'analogie ; & déduites de l'observation éclairée, devraient passer pour probables ; du moins ne seront-elles pas regardées comme chimériques, & comme mal déduites des principes posés, & pourront-elles servir de signaux & de points-d'appui pour l'observation. D'autres physiciens plus habiles, plus heureux, ou mieux pourvus d'observations, pourront perfectionner ces vues ; j'aurai du moins ouvert une voie à des recherches nouvelles ; j'aurai donné des faits & des résultats, quels qu'ils soient, qui ne s'étaient pas offerts aux recherches des physiciens : quant au commun des hommes, puisqu'ils aiment l'espérance, la conjecture, la prédiction, ils trouveront cet objet rempli dans l'almanach que j'ai proposé. Maintenant, je crois devoir récapituler ce que j'ai dit, & le réduire en une seule vue, sous la forme d'*aphorismes météorologiques*.

Aphorismes météorologiques.

I. Quand la lune se trouve en conjonction, en opposition, ou en quadrature avec le soleil, ou dans l'un de ses apsides, ou dans l'un des quatre points cardinaux du zodiaque, il est probable qu'elle produit une al-

tération sensible dans l'athmosphère, & un changement de tems.

II. Les points lunaires les plus *efficaces*, sont les syzygies & les apfides.

III. Les combinaisons des syzygies & des apfides sont très-efficaces; celle de la nouvelle lune avec le péricée, porte une certitude morale d'une grande perturbation.

IV. Les autres points subalternes acquièrent aussi une grande force par leur copulation avec les apfides.

V. Les nouvelles & les pleines lunes, qui quelquefois ne changent pas le tems, sont celles qui se trouvent loin des apfides.

VI. On doit observer aussi les *quatriemes* jours, tant avant qu'après les nouvelles & les pleines lunes.

VII. On doit encore observer *le quatrieme jour de la lune* que Virgile appelle *un prophete très-sûr*. Si les cornes de la lune sont claires & bien terminées ce jour-là, c'est un signe que l'athmosphère ne contient pas des vapeurs en masse; d'où l'on peut conjecturer que le tems sera beau jusqu'au quatrieme jour avant la pleine lune, quelquefois même pendant tout le mois; on doit craindre le contraire, si les cornes sont obscures & sombres.

VIII. Un point lunaire change ordinairement l'état du ciel, produit par le point pré-

cèdent ; on peut dire, du moins, que le tems ne change le plus souvent que par un point lunaire.

IX. Les apogées, les quadratures, les lunifitices méridionaux amènent ordinairement le beau tems, car le barometre monte alors ; les autres points *tendent* à rendre l'air plus léger ; aident la chute des vapeurs, & causent par-là le mauvais tems.

X. Les points lunaires les plus efficaces, c'est-à-dire, les nouvelles & les pleines lunes, les apogées, & sur-tout les périgées & leur concours, deviennent orageux vers les équinoxes & les solstices.

XI. Le changement de tems arrive rarement dans le même jour, même d'un point lunaire ; tantôt il le devance, tantôt il le suit.

XII. En général, pendant les six mois de l'hiver, les altérations des marées & de l'air anticipent, sont plus fortes ; sans doute, à cause du périgée du soleil qui le rapproche de la terre d'environ d'un million de milles. Dans les six mois d'été, au contraire, les marées sont moindres, & retardent de même que les changemens de tems.

XIII. Dans les nouvelles & pleines lunes, vers les équinoxes, & même vers les solstices (celui d'hiver principalement) le tems *se détermine* ordinairement pour trois ou même

même pour six mois, au beau ou au mauvais.

XIV. Les saisons, les marées & les années paraissent avoir une période de huit à neuf ans, correspondante à la révolution des apsidés lunaires, une autre de dix huit ou de dix-neuf, & d'autres multiples.

XV. Il y a même une période de quatre à cinq ans, & ces quatrièmes ou cinquièmes années sont sujettes aux intempéries [*].

XVI. Les pluies & les vents commencent ou finissent à peu près à l'heure du lever ou du coucher de la lune, ou à celle de son passage au méridien, soit supérieur, soit inférieur, c'est-à-dire, à l'heure que la marée commence à monter ou à descendre *dans ce pays*.

XVII. Il pleut beaucoup plus de jour que de nuit, & plus souvent le soir que le matin.

XVIII. Les ouragans, les orages, les grêles, viennent d'ordinaire par un quart de vent de l'ouest; cela est connu, même aux Antilles : j'ai vu cependant des ouragans

[*] On trouve dans les mémoires de Berne, 1767, cet avertissement : *Dans dix ans, l'on a une fort mauvaise récolte, deux fort médiocres, cinq ordinaires, & deux abondantes.*

venant de l'est ; mais il faut remarquer que c'était dans les heures du matin. Je crois qu'il est plus vrai de dire que les orages viennent du côté de l'horison où se trouve le soleil.

XIX. Il me semble qu'on peut observer, en général, que les orages d'été, qui sont sans vent, n'apportent guere la grêle, mais plutôt des tonnerres ; au contraire, les orages accompagnés de vent, donnent peu de tonnerre, mais bien plus souvent de la grêle, dont les grains grossissent à raison de la violence du vent, & sont plus rares à proportion de leur grosseur.

Je crois qu'il convient d'ajouter ici quelques autres indices sur le tems que l'observation paraît avoir admis.

XX. *Ni beau tems fait de nuit, ni nuage d'été ne durent guere.*

C'est un proverbe ; & *un vent levé de nuit dure peu.*

XXI. Les mouvemens du barometre bien observés dans chaque pays, & combinés avec l'observation des vents & des autres signes connus, donnent des indices presque sûrs de changement de tems.

XXII. Un mouvement lent dans le barometre, indique une longue durée dans la constitution actuelle de l'athmosphère ; un mouvement brusque & comme par saut, in-

dique un tems qui dure très-peu ; dans ce cas , même en montant , il annonce le mauvais tems. On peut voir plusieurs exceptions très-bien expliquées par M. de Luc , *Traité des barometres* , n^o. 122 & suivans. Je ne m'étendrai pas sur cet article qui ferait trop long : j'omets à dessein , de parler des signes nombreux de beau ou de mauvais tems , que fournissent le soleil , la lune , les étoiles , les nuages , les montagnes , les oiseaux & les animaux , & plusieurs autres objets que nous avons devant les yeux ; on les trouvera dans Aratus , dans Virgile , dans les vieux livres de navigation & d'agriculture , dans les livres *faits exprès*. Ces signes sont connus de la plupart des hommes ; peut-être le sont-ils plus des matelots & des bouviers que des philosophes ; ils mériteraient cependant d'être examinés en particulier avec les lumieres de la bonne physique. Je rapporterai seulement ici certains indices généraux sur les saisons , qui sont appuyés sur l'autorité de quelques graves écrivains en agriculture.

XXIII. Un automne humide avec un hiver doux , est suivi d'ordinaire d'un printemps sec & froid qui retarde beaucoup la végétation ; telle fut l'année 1741. (*Du Hamel . observ.*)

XXIV. Au contraire , si l'hiver est sec ,

le printems fera humide ; à un printems & un été humide succede un automne ferein ; & à un automne ferein , un printems humide ; en un mot , les saisons ont alternativement une constitution différente , & se compensent entr'elles.

XXV. Si les feuilles tardent à tomber en automne , elles annoncent un hiver rude & âpre , apparemment parce que les vents de sud ont dominé dans un automne humide & prolongé ; d'où il suit que l'on doit s'attendre à voir le vent du nord dominer à son tour dans l'hiver , & amener un froid d'autant plus vif , que l'automne a été plus humide : tels furent les hivers de 1709 , 1740 , 1770 , chez nous. Bacon remarque (*Sylva sylvarum*) d'après l'observation des payfans , que , lorsqu'il y a abondance de graines dans l'épine-blanche & dans la rose canine , on est menacé d'un hiver rigoureux ; car c'est aussi un indice que l'été a été fort humide & peu chaud.

XXVI. Si les grues & les autres oiseaux de passage passent de bonne heure en automne , comme en 1765 & 1766 , cela annonce un hiver très-froid ; car c'est un signe que le froid a déjà *pris pied* dans les pays septentrionaux.

XXVII. S'il tonne en novembre & décembre , le peuple croit que l'on aura encore le beau tems ; mais s'il tonne de bonne

heure, avant que les arbres poussent des feuilles au printems, on doit toujours attendre un retour de froid. (*Mém. de Berne.*) C'est ce qui arriva dans la Suisse en 1765, il tonna au mois de janvier; les gelées du mois d'avril & de mai suivant, causerent de grands dommages.

II. *Aux éditeurs, sur la mort de M. Philippe de Végobre, étudiant à Geneve.*

MESSIEURS. Votre journal, outre les usages d'instruction & d'amusement, est fait pour mettre en lumière les vertus de tous les âges. Je ne crois pas m'écarter de son but, en traçant ici l'esquisse du caractère & des talens d'un jeune étudiant de quinze ans, que la mort vient de nous enlever. Son père, M. Marcel de Végobre, gentilhomme français, a fait ses études dans notre ville, & y a été reçu avocat avec beaucoup d'honneur; il s'y distingue par son intelligence & son habileté dans les affaires; mais son principal soin s'est tourné du côté de l'éducation de ses enfans.

Celui dont il s'agit était le plus jeune; il a manifesté dès sa tendre enfance un grand fonds de raison & de sentiment. A l'âge de deux ans, il consolait déjà sa mere, sur la mort d'une sœur de douze à treize ans, en

promettant qu'il en tiendrait la place. Il a appris tout ce qu'on enseigne aux enfans , avec la plus grande facilité ; toujours à la tête de sa classe , il a remporté constamment les prix d'érudition & de piété ; ses themes , en ce dernier genre , étaient des dissertations claires , déjà approfondies & bien écrites ; sa tête se meublait de toutes sortes de connaissances utiles & agréables ; rien n'égalait la netteté de ses conceptions & la facilité avec laquelle il s'énonçait , soit en français , soit en latin , se montrant toujours supérieur aux devoirs de sa classe. A treize ans , se trouvant au pays de Vaud , il fit en vers une agréable description des occupations & des amusemens de la vendange ; la piece est assez longue & bien soutenue.

Au-dessus de cette petite vanité que les succès marqués inspirent aux jeunes gens , il joignait à la science une aimable modestie , qui lui faisait fuir plutôt que rechercher les occasions de se produire. Aussi cher à ses maitres qu'à ses compagnons d'étude , il était , dans l'auditoire , un objet d'émulation & jamais de jalousie. Aussi propre au ton sérieux qu'à la conversation enjouée & badine , les enfans s'amusaient & s'instruisaient avec lui ; & les gens raisonnables goûtaient son entretien. Il ne disait rien qu'à propos ; il faisait le bonheur journalier

& les délices de sa famille, & remplissait tous ses devoirs d'une manière si aisée & si naturelle, qu'il semblait s'y porter par instinct. On n'eut jamais besoin de réprimande ni même d'exhortation avec lui. Assidu par goût aux saintes assemblées, il retenait & développait avec précision la substance des sermons. Son pupitre est plein des réflexions qu'il faisait sur toutes sortes de sujets ; entr'autres, on y a trouvé un journal de sa vie & de ce qui se passait autour de lui, où l'on voit déjà des vues, une maturité d'esprit supérieure à son âge, des jugemens sains & motivés, un grand desir & des mesures prises pour se corriger de défauts qu'il était peut-être seul à appercevoir en lui, une distribution de son tems bien entendue, un fonds de principes religieux & déjà de bienfaisance, qui surprendraient & ne pourraient qu'édifier ceux qui en feraient la lecture. Les parens de ses jeunes amis n'étaient jamais plus contens que quand ils voyaient arriver chez eux *Philippe de Végoz*, assurés qu'avec lui tout se passerait gaiement, mais dans la plus grande régularité.

On pouvait tout attendre d'un sujet dont le bon esprit & les qualités du cœur correspondaient si heureusement, & se développaient dans une égale proportion. Il avait

poussé déjà loin la littérature savante; il paraissait propre à toutes les sciences; il en avait même effleuré quelques-unes, qu'on eût pu croire au-dessus de sa portée. Si la Providence eût permis qu'il eût poussé plus loin sa carrière, on avait tout lieu d'espérer qu'il serait une lumière dans cette église, ou dans cette académie: c'était déjà pour la jeunesse un exemple des vertus qui font l'ornement de cet âge.

Il était d'une petite taille, mais d'une figure agréable, quelque chose de doux & de fin dans le regard, un air riant, une politesse aisée & naturelle, tout aux autres & point à lui-même; on l'a vu quitter de son propre mouvement ses camarades & ses amusemens pour aller auprès de quelqu'un à qui il pouvait être utile.

On n'avait à lui souhaiter qu'une complexion plus forte. Il n'était point sujet aux maladies; mais il était à craindre que le premier orage n'ébranlât ce faible arbrisseau. En effet, attaqué, le 28 avril 1778, d'une inflammation d'entrailles, il y a succombé & est mort le 2 de mai, malgré tous les soins les plus habiles & les plus soutenus d'un médecin dans la maison de qui il logeait; il laisse sa famille dans une profonde affliction; ses camarades ont pris le deuil; & notre ville, instruite depuis long-

tems du mérite de ce jeune homme, a regardé la mort comme une perte publique. Geneve, 9 mai 1778.

III. *Lettres de Sophie, ou voyage de Memmel jusqu'en Saxe. Extrait de l'allemand. Suite.*

L E T T R E X L V I I I.

Sophie à madame E. Jeudi 9 juillet.

C'EST avec le plus grand plaisir que j'obéis à votre ordre. J'ai mandé à mon frere que je n'irais point en Saxe ; mais que j'attendrais ici de ses nouvelles. Je n'ai pas fait un voyage inutile ; j'ai acquis beaucoup d'expérience. Dès que j'aurai reçu la réponse de mon frere, je fixerai le jour de mon départ.

Mais comment quitter la maison où je suis ? Je ne ferai part de mon dessein , qu'au jour même où je me mettrai en route ; sans quoi M. Puff, sa sœur & ma Julie formeraient une ligue contre moi. Je ne fais où il est. Vous verrez par mes lettres à Henriette , que j'ai soupçonné que vous me conseilleriez ce mariage. Je n'ai rien contre lui. Votre fils peut se retrouver. Votre fille peut avoir besoin elle-même des dix-huit mille florins que vous me destinez. Dans

ce cas, je me ferais un scrupule de recevoir la moindre chose. --- Et comme la guerre continue ses fureurs, & qu'il n'y a aucune espérance de voir des tems plus heureux, je suis forcée de convenir que la pauvreté a pour moi quelque chose d'effrayant. Il ne me manque qu'une seule chose, de l'amour pour M. Puff. S'il veut se contenter des sentimens que je puis avoir pour son âge, s'il peut s'en tenir à la vénération que j'ai pour lui, --- eh bien, je pourrai.... ah, que ce mot est difficile à écrire!... Je veux, pour me distraire, continuer le récit de nos aventures.

J'ai diné dimanche avec Hortense chez mademoiselle de... Heureusement il y avait plusieurs autres personnes de ma sorte. M. Schulz, qui était là, cherchait l'occasion de me parler en particulier; je la souhaitais aussi; mais nous étions trop observés. Après le dîner on joua : mademoiselle.... fit une banque. On m'invita à ponter; je m'excusai sur ce que c'était dimanche, & tout le monde se moqua de moi; --- la jeune demoiselle elle-même ne put pas s'en empêcher. Je pensai ici aux esclaves Turcs. Si leur maître, disais-je en moi-même, leur accordait un jour de repos, & que l'un d'entr'eux s'avisât de soutenir qu'on ne pourrait pas mieux employer cette journée qu'en

la célébrant comme une fête à l'honneur du maître généreux & bienfaisant qui aurait pu en faire un jour de travail, je voudrais bien savoir si l'auteur de cette proposition exciterait la risée de ses compagnons de service? -- Ceux de notre compagnie qui étaient de la communion grecque, ne jouèrent pas. Les autres dirent, pour se justifier, que le dimanche est un jour de repos. Comme si l'on pouvait appeller délassément un jeu, dans lequel l'ame est agitée de tant de passions violentes! Mais, dit une jeune dame Russe, les femmes n'ont aucune occupation qu'on puisse appeller un travail; car coudre & tricoter, ce n'est pas travailler. Le dimanche doit donc être pour nous plus qu'un jour de repos. -- Personne ne lui répondit.

Hortense joua d'abord fort tranquillement, comme quelqu'un qui en fait métier. Elle perdait beaucoup. Comme je la connais, il m'était aisé de découvrir la rage dont elle était agitée. Par désespoir, elle poussa enfin un ducat jusqu'à quinze-&-le va. Sa carte perdit; elle laissa échapper une affreuse imprecation. Mademoiselle... la regarda d'un air d'étonnement; & ce coup-d'œil fit changer son visage au point qu'elle avait l'air d'une furie. Elle me pria de lui prêter. J'avais environ quatre à cinq roubles que je ne pus pas lui refuser, parce qu'elle m'avait

vu les mettre dans ma bourse. Elle mit le tout sur deux cartes, qu'elle perdit dès le premier coup. Elle devint furieuse, & me demanda de nouveaux secours. Elle fut piquée de mon refus. Je l'assurai que je n'avais point d'argent. « Je pensais, repliqua-t-elle, que vous aviez tiré meilleur parti de mon oncle. »

Jamais je ne fus aussi vivement émue; cependant je ne dis mot. Henriette ne manquera pas de dire ici, j'en suis sûre : ne vous pressez pas trop de juger; le silence de Sophie n'est pas sans vraisemblance : elle était tellement irritée, qu'elle n'avait pas la force de parler. Elle peut faire à son aise tous ces commentaires; il est certain que je ne dis pas un mot.

Mademoiselle... se leva très-fâchée, & pria une de ses parentes de tenir la banque avec ce qu'il y avait d'argent sur la table. Hortense eut la bassesse de demander de l'argent à M. Schultz. Il lui présenta très-galamment une bourse, dans laquelle elle prit environ vingt ducats, en lui rendant le reste.

Vous l'aviez comptée, lui dit-elle?

Non, mademoiselle.

Non? Eh bien, je la compterai tout à l'heure.

Elle n'en fit rien; mais elle continua de jouer presque hors d'elle-même. Ses impré-

cations chassèrent encore une autre dame. A la fin, la chance tourna ; elle gagna beaucoup. Enfin, retenant dix ducats, elle pria qu'on en retirât autant de la banque, elle fit banco avec le reste. Mademoiselle... y consentit bien malgré elle, --- & la banque fut fauta. Hortense prenant les dix ducats qu'elle avait réservés, les rendit à M. Schultz. Voici votre argent, lui dit-elle. Il en fut choqué ; & les posant avec dédain sur une carte, elle tint contre lui, & gagna. Mademoiselle de... y mit aussi ce qu'elle avait retiré de la banque, --- & perdit de même. Hortense rassemblant avidement tout son gain, ordonna qu'on fit avancer son carrosse. Elle promit à mademoiselle de... de lui donner sa revanche. Je vous en fais présent, lui repliqua celle-ci d'un ton très-méprisant. Hortense donna un demi rouble au laquais pour les cartes. --- Et sur ce que la maîtresse lui dit qu'elle payait les cartes, elle reprit ce qu'elle avait mis.

Personne ne lui adressa plus la parole. —

Nous partîmes ensemble, & je vis dans les yeux de toute la compagnie, qu'il ne m'était pas honorable de monter en carrosse avec Hortense.

Elle ne m'a point encore rendu mon argent. --- Je ne me rappelle pas d'avoir passé un jour aussi triste. ---

Etant assise à côté d'elle, je me rappelai ce qu'elle m'avait dit de son oncle. « Je ne fais, mademoiselle, lui dis-je, si je pourrai endurer jusqu'au bout vos mauvais procédés.

Non, s'écria-t-elle d'un ton insultant, je crois que vous êtes sur le point d'abandonner notre maison de pur chagrin, avant le retour de mon oncle ».

Je songeai à la fable de Gellert, --- & je me tus.

Elle s'occupa pendant toute la route à compter ses ducats, en les faisant passer dix à dix d'une bourse dans l'autre. Un accident nous obligea de traverser une rue & de faire à pied le tour de l'église française. Il se trouva précisément que l'on sortait du sermon; l'ancien nous présenta le sachet où il recueillait les aumônes. Que voulez-vous, mon ami, lui dit-elle? je ne viens pas du sermon. Cet homme la regardant d'un air malin, lui dit en français : *Dieu vous le rende*. O! quoi de plus bas... de plus honteux que la fureur du jeu! Elle peut rendre insensible à de pareilles insultes!

Hortense fut indisposée, --- au moins elle le dit, & ne parut pas au souper. Je me trouvai seule avec madame Vanberg. Elle me pria avec des manières charmantes, de lui dire ce qui pouvait mettre obstacle aux vues de son frère.

Je vous le dirai, répondis-je, si vous voulez avoir la bonté de me permettre une autre question.

Très-volontiers.

Qu'est-ce qui met obstacle à la recherche de M. Schulz auprès de Julie?

Dites-moi donc, qu'est cet homme maintenant?

Rien ; mais il fera tout, dès que vous le voudrez. — J'ajoutai diverses observations que je vous ai mandées ci - devant ; je parlai même de sa fortune. Elle m'écouta avec intérêt , & elle promit de prendre des informations à Berlin.

.. J'oubliais de vous dire que j'ai conseillé à M. Schulz de se procurer le consentement de son père. Il croit en être sûr. Le médecin ordonne de laisser Julie tranquille , puisque la maladie prend une très-bonne tournure.

L E T T R E X L I X.

Sophie à madame E. Suite.

Ma lettre ne part pas aujourd'hui. J'emploie une partie de la nuit à vous mander ce qui m'est arrivé depuis ma dernière.

Un laquais m'annonça, que le carrosse de madame Grob m'attendait à la porte. J'étais prête à passer dans la chambre à manger ; ainsi j'y montai sur-le-champ. Après la lettre

très-dure que j'avais écrite à cette femme, je n'aurais pas fait cette démarche, si je n'avais craint de perdre les boucles, que j'avais encore fait redemander sans succès le jour précédent. Si j'avais imaginé que le fils de la maison pouvait être présent à cette entrevue, je serais certainement restée chez moi. --- Il y était; c'est un squelette mouvant. Il me donna la main à la descente du carrosse, & il m'entretint assez long-tems dans l'appartement de sa mere; mais d'une maniere si gauche, que je craignais toujours qu'il ne me tint quelques propos insolens. Un homme de ce caractère est en vérité un être excessivement méprisable. --- Enfin la mere parut, très-richement, mais très-ridiculement vêtue. « Ecoutez, vous m'avez écrit une lettre impertinente; mais comme vous ignoriez qui je suis, je veux avoir pitié de vous & vous pardonner. . . . Taisez-vous tandis que je parle (car je voulais l'interrompre); je serais sur le point de penser que vous avez prétendu vous moquer de moi. Quelle mouche vous pique, ma chere? N'avez-vous pas fait redemander les boucles? Mais ne me les aviez-vous pas offert à vendre? Est-ce que la tête vous tourne? »

Elle dit tout cela avec l'accent du plus bas peuple; les petites phrases françaises qu'elle y inférait, lui coûtaient tant de peine

à

à arranger, elle les prononçait si ridiculement, que dans toute autre circonstance, j'en aurais ri de tout mon cœur. Madame.... lui dis-je.

Comment, interrompit-elle, comment, madame? On parle ainsi à la femme d'un cafetier, & point du tout à une femme *d'une certaine façon*. Mon titre est, *ma très-honorée dame*. [*]

J'avoue donc, ma très-honorée dame, qu'alors j'avais dessein de vendre les boucles; mais aujourd'hui je ne suis plus dans le même cas.

Ecoutez, je ne pouvais pas savoir cela; suffit que je les veux avoir: j'ai fait rentrer un capital; ceci est sérieux, & je veux savoir le prix.

Mais je pense être encore en droit de disposer de ce qui m'appartient.

Qu'en savez-vous? J'insiste sur le marché; faites votre soumission.

Ne fâchez pas maman; mademoiselle, dit alors le grand nigaud; vous ne savez pas comment les affaires vont à Königsberg.

Je me levai: vous aurez la bonté....

Elle m'interrompit. L'argent est prêt: combien demandez-vous? Dites votre mot.

[*]: Ceci se rapporte aux usages du pays où Sophie écrivait.

Je ne demande rien du tout. Je suis riche ; mais je me suis trouvée dans quelques embarras.

Vous êtes riche ? Ecoutez , je fais que vous n'avez rien ; il y a là quelque chose qui cloche. Voulez-vous peut-être que nous portions cela devant un autre tribunal ?

Je ne savais pas ce qu'elle voulait dire. Je crus que, pour me tirer d'affaire, il suffisait de fixer une somme, je ne fais plus combien ; mais elle était excessive.

Cela est fort ! Jour de Dieu ! cela est exorbitant. Cependant je veux voir ; j'espère que vous en rabattrez quelque chose.

Il n'y a rien à rabattre.

Hé ! ne vous déguisez point : ne faites pas l'enfant. Excusez-moi ; je dîne chez la princesse M.... Dans quelques jours nous parlerons de notre affaire.

Cela ne se peut pas, ma très-honorée dame ; car je suis sur le point de quitter cette ville.

Eh bien ! qu'à cela ne tienne. Je pense que vous ne partirez pas sans toucher votre argent. — Frédéric !

Le pesant Frédéric me donna la main, & je fus enchantée de partir. Mais dans quel embarras me suis-je jetée, & quelle peut en être l'issue ? Voilà à coup sûr une des plus imprudentes démarches que j'aie faites.

L E T T R E L.

Henriette, à Sophie. Memmel 6 juillet.

Vous voilà devenue auteur dans toutes les formes. Depuis ma dernière lettre, nous avons reçu huit feuilles ou plus de votre main. Environnée d'objets si intéressans, comment pouvez-vous regretter le paisible cabinet de Memmel? Fille insensée! que vous manque-t-il? Ah, que ne suis-je à votre place! Avec quel plaisir ne courrais-je pas le pays! Votre histoire me réjouit infiniment. Que ferait-ce si je pouvais voir & entendre ce que vous nous racontez! Il m'importe extrêmement que vous continuiez votre route, c'est pourquoi j'ai persuadé madame E. de vous ordonner d'aller en Saxe.

Sérieusement, Sophie, ne pensez point à revenir. Votre frère écrit à madame E. pour la prier instamment de ne pas lui ravir sa sœur; puisqu'il arrivera infailliblement le 12 de ce mois à Königsberg. Ajoutez que la-bonne maman s'imagine qu'elle partira bientôt de ce monde, & qu'elle reviendrait à coup sûr, enveloppée d'un linceul blanc, si les papiers dont vous êtes chargée, n'étaient pas remis entre les mains de sa sœur. Je ne badine pas; elle vous demande la continuation de votre voyage, comme un der-

nier service que vous lui rendrez. Partez donc en paix ; si vous faites quelque cas du repos des trépassés. Vous allez passer au travers de plusieurs armées. C'est là qu'il y aura des aventures, nous aurons amplement de quoi lire... Vous échapperez à votre fidele Cornelius Puff ; vous rencontrerez quelque part M. Lefs. --- O ! cela sera admirable ! Bon voyage.

Ecoutez donc, je ne suppose pas que vous prétendiez faire un livre pour servir d'exemple à nous autres jeunes filles. L'histoire de Julie [*] me paraît être quelque chose d'approchant, & notre chere bonne maman y a répandu une sauce d'observations instructives.....

Je suis surprise moi-même de la légèreté avec laquelle j'écris, tandis que mon cœur est vivement touché. Mais en vérité, mon enfant, nous sommes toutes de même. Avec tout cela, j'avoue que je vois maintenant l'amour sous un autre point de vue. La meilleure lettre que vous nous écrirez jamais, sera signée, *Sophie Puff*, où si vous voulez, encore mieux, *Sophie veuve Puff*.

Je ne veux pas vous distraire de votre occupation, ma chere. Ecrivez, ah ! écrivez.

[*] Les lettres qui renferment cette histoire épisodique, ne sont point encore traduites.

Comme amie, je vous dirai, finissez avec M. Puff; mais comme lectrice de vos lettres, je vous prierai de le trainer encore un certain tems. Si vous alliez paraître avec lui d'une main & votre épithalame de l'autre, la toile tomberait tout-à-coup, ce dont nous préserve le ciel. Je joins ici la lettre de M. votre frere à madame E. [*] Et afin qu'il ne vous reste aucun doute, elle signera elle-même. HENRIETTE, & ta tendre mere E **.

P. S. Madame E. vous charge de prendre des informations au sujet du pasteur d'Haberstroh, (**) non-seulement parce que son histoire est fort intéressante, mais encore (elle a soixante-douze ans) parce qu'elle a un pressentiment que cet honnête homme est son fils. Entre nous, je ne fais dans ce cas ce qu'il en fera des 18000 florins qu'elle vous legue par son testament. Cependant j'espère que vous vous relâcherez volontiers, ne fût-ce que par vaine gloire. N'avez-vous pas

(*) Cette lettre ne se trouve point.

[**] Le traducteur, pour s'accommoder au goût des gens à la mode, à qui il consacre principalement ce fruit de son loisir, a retranché l'épisode du bon curé d'Haberstroh. Il y reviendra, s'il se trouve quelques lecteurs qui jugent un pareil sujet digne de leur attention.

aussi quelque pressentiment ? Je penserais presque que M. Lefs pourrait fort bien être ce fils cru mort pendant si long-tems.

Vous le prenez bien haut dans votre dernière lettre. Vous ne poussez pas la défiance au point de ne plus me regarder comme votre amie. Vous êtes fort aimable ; mais si vous vous arrachez des mains de ceux qui vous conseillent, vous tomberez infailliblement. Madame E. est fort inquiète sur votre compte. Vous vous fâcheriez de l'entendre de ma bouche, c'est elle qui va parler. Si Sophie ne demande pas à Dieu de l'humilité, de la sagesse & de la patience, elle manquera son bonheur. — Si la lettre de votre frère n'était pas si excessivement bonne, elle vous ordonnerait positivement de revenir. Elle vous laisse même le soin de décider ce qui convient le mieux ; entre nous, elle souhaite fort que vous reveniez. Et si ma manière d'écrire vous a paru désagréable, je le souhaite tout comme elle. Je le dirai franchement, ma chère Sophie ; votre goût pour les voyages ne me plaît pas du tout.

IV. *Traduction de l'ode XIX du premier livre d'Horace.*

VENUS à déserté Paphos,

Elle est toute entière en mon ame ;

C'est pour Eglé qu'elle m'enflame :

Mars, ce ne sont plus tes héros,

Le Scythe belliqueux, le Parthe dont la fuite
Est funeste au vainqueur, aveugle en sa pour-
fuite,

Ce ne sont plus leurs grands travaux
Qui de mes vers heureux fournissent la ma-
tiere.

Vénus ne me permet de chanter que Cythere,
Çà, qu'on dresse un autel de ces gazons naissans;
Apportez aussi, jeunes pages,
De la verveine & de l'encens.

Versez-moi du nectar conservé deux printems;
Que tout auprès d'Eglé signale mes hommages!
Ce tendre sacrifice, offert à sa beauté,
Ces vœux que je lui porte, ainsi qu'à ma déesse,
Pourraient bien, de son cœur, ouvert à la ten-
dresse,
Adoucir la févérité.

V. La tulipe & l'oranger. Fable.

DANS un jardin que Flore aimait à parcourir,
Où naissait sous ses yeux l'œillet & l'amaranthe,
Et qu'un ruisseau limpide, au défaut du zéphir,
Rafraichissait avec son onde errante,

38 JOURNAL HELVETIQUE.

Une tulipe, un jour, vit un lourd tombereau,
A l'air grossier, à la démarche lente,
Près de son sein déposer un fardeau
Dont l'odeur seule l'épouvante.
„ Y pense-t-on ? Fi ! quelle horreur !
Quoi, du fumier dans les jardins de Flore !
Nous allons être à faire peur,
Et je crois que déjà mon teint se décolore. „
Un oranger qui la voyait
Jouer ainsi la petite maitresse,
Avec ces mots rabattit son caquet :
“ Ma sœur, un peu moins de faiblesse :
C'est à ces fucs *putrifiés*
Que vous devez toutes vos graces.
Si vous voulez regarder à vos pieds,
Vous en retrouverez les traces.
Je rends hommage à vos attraits ;
Mais pour un roi le sort vous fit-il naître ;
Il ne faut jamais méconnaître
Son origine, & les bienfaits „

VI. *Les animaux. Fable.*

LES animaux à Jupiter
Envoyèrent une ambassade.

In merle fut choisi : fier de son nouveau grade,
L'oiseau fend les plaines de l'air.

Dès qu'il a vu la demeure éthérée,

Il dit : „ Pere des animaux,

Daigne placer loin d'eux les besoins & les maux;

Daigne ençor de leurs jours prolonger la durée;

Et que de l'homme altier devenant les rivaux,

La terre soit à tous également livrée.

Il faudrait, dit Jupin, vous donner la raison,

Pour vous assimiler à l'humaine sagesse :

Or, à peine auriez-vous ce don,

Que vous m'apporteriez des vœux d'une autre .
espece :

Le passé causerait des pleurs ou des remords,

Le présent des chagrins, & l'avenir des craintes;

Vous n'auriez plus que des dehors,

De réelles noirceurs, & des amitiés feintes;

Tout deviendrait besoin; vous *perdriez* vos jours

En desirs superflus, en projets inutiles;

Bientôt vous *voudriez* en abrégier le cours,

Et vos souhaits seraient stériles.

Allez, dites à ceux qui vous ont député,

Qu'occupé tout entier du bonheur de la terre,

Je fais ce que je peux: si je pouvais mieux faire,

Leur bien ajouterait à ma félicité. „

VII. *Epître aux hommes, sur les biens & les maux.*

APPRENONS l'art de jouir de la vie:
Aux doux besoins que fit la volupté,
Prêtons nos sens avec économie;
Le plaisir touche à la satiété.
Que des vertus la paisible harmonie
Regle nos goûts, préside à nos destins;
Dérobons-nous aux regards de l'envie,
Fuyons l'ennui, supportons les chagrins,
Craignons l'erreur; l'ignorance tranquille
A fait cent fois moins de mal aux humains.
Malgré ces soins, si la parque nous file
Des jours mêlés de peine & de soucis,
A ces malheurs le remède est facile;
Il nous attend au sein de nos amis.

VIII. *Portrait de madame de L*.***

DE la gaité, peu de tendresse,
Quelques amis, jamais d'amans,
Des traits d'humeur, de la paresse,
Voilà mes goûts & mes penchans.
Dans cette liste, aimable Isaura,
Ne croyez pas avoir tout dit :

Vous avez oublié l'esprit,
Et l'air de l'ignorer, qui vaut bien mieux encore.

IX. *Vers de M. de Voltaire à M. le prince de Ligne, au sujet du faux bruit de sa mort, annoncée dans la gazette de Bruxelles.*

PRINCE, dont le charmant esprit
Avec tant de grâces m'attire,
Si j'étais mort, comme on l'a dit,
N'auriez-vous pas eu le crédit
De m'arracher du sombre empire ?
Car je fais très-bien qu'il suffit
De quelques sons de votre lyre.
C'est ainsi qu'Orphée en usait
Dans l'antiquité révérée ;
Et c'est une chose avérée,
Que plus d'un mort ressuscitait.
Croyez que dans votre gazette,
Lorsqu'on parlait de mon trépas,
Ce n'était pas chose indiscrete ;
Ces messieurs ne se trompaient pas.
En effet, qu'est-ce que la vie ?
C'est un jour ; tel est son destin :

Qu'importe qu'elle soit finie
Vers le soir ou vers le matin ?

X. Vers de M. de Voltaire à M. le marquis de Saint-Marc.

Vous daignez couronner, aux yeux de Melpomene,
D'un vieillard affaibli les efforts impuissans.
Ces lauriers dont vos mains couvraient mes cheveux blancs,
Etaient nés dans votre domaine.
On fait que de son bien tout mortel est jaloux;
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne;
Le Parnasse n'a vu que vous
Qui fût partager la couronne,

XI. Autres vers du même à madame Hebert, qui lui avait envoyé deux remèdes, l'un contre l'hémorrhagie, l'autre contre une fluxion sur les yeux.

Je perdais tout mon sang, vous l'avez conservé.
Mes yeux étaient éteints, & je vous dois la vue.
Si vous n'avez deux fois sauvé,
Grace ne vous soit point rendue.

Vous en faites autant pour la foule inconnue
De cent mortels infortunés.
Vos soins sont votre récompense.
Doit-on de la reconnaissance
Pour les plaisirs que vous prenez ?

XII. *L'amour au Parnasse. Par M. Flin des Oliviers, de Reims.*

L'ENFANT qu'on adore à Cythere,
Un jour, pour quelques tours nouveaux,
Fut banni par Vénus sa mere;
Voilà donc le dieu de Paphos
Allant, volant à l'aventure,
Sur son propre sort incertain,
Et le maître de la nature
Égaré sur un grand chemin.

Heureusement que la folie,
Guide ordinaire de l'amour,
Du ciel, son antique patrie,
N'abandonna pas le séjour.
Elle y trouve tant d'avantage:
L'amie & le conseil des dieux,
Pour suivre l'amour en voyage,
Aurait-elle quitté les cieux ?

Le hasard fut donc son seul guide ;

94 JOURNAL HELVETIQUE.

Et par le plus heureux destin,
 Aux beaux lieux où Phébus préside,
 Amour arrive un beau matin.
 Les muses l'accueillent en frere ;
 Devenu sage à ses dépens,
 Il sentit qu'il fallait leur plaire ;
 Rien n'est si facile à quinze ans.

Des souveraines du Parnasse
 Tour à tour il faisoit le ton ;
 Il fait d'abord avec Horace
 Quelques vers sans prétention.
 Des charmes piquans de Thalie
 Bientôt il sent son cœur épris ;
 Il compose une comédie ,
 Dont un doux baiser fut le prix.

Aux honneurs de la double scène
 On voit même aspirer l'amour ;
 A la terrible Melpomène
 Ce timide enfant fait sa cour.
 Au Permesse il n'est point de muse
 Dont il ne soit l'amant heureux.
 Il s'instruit alors qu'il s'amuse ;
 Pour lui les travaux sont des jeux.

Poètes, amans de la gloire ,
 Voulez-vous un jour être admis

Au temple immortel de mémoire ?
Redoublez d'ardeur pour Zelmis.
Le génie est dans l'amour même ;
Aimez & chantez tour à tour :
On fait tout bien lorsque l'on aime ,
Et que l'on écrit par amour.

Cependant, auprès de leur mere
Les jeux, les plaisirs & les ris
Obtiennent grace pour leur frere.
L'amour, rappelé par Cypris ,
Reprend son empire & sa gloire ;
Mais on dit que , depuis ce jour ,
Souvent aux filles de mémoire
Il retourna faire sa cour.

Unissez les muses aux graces ,
Jeunes fillettes de quinze ans ;
Amour, qui vole sur vos traces ,
Fixé par vos heureux talens ,
Lorsque la vieillesse au teint blême ,
Vous aura *frappé* de ses coups ,
Souvent quittera Vénus même ,
Pour venir causer avec vous.

XIII. *Romance.*

HEUREUX enfant, que je t'envie

Ton innocence & ton bonheur !

Ah ! garde bien , toute la vie ,

La paix qui regne dans ton cœur.

Tu dors ; mille songes volages ,

Amis paisibles du sommeil ,

Te peignent de douces images ,

Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre ; tu vois ton père ,

Joyeux accourir à grands pas ;

Il t'emporte au sein de ta mère :

Tous deux te bercent dans leurs bras.

Espoir naissant de ta famille ,

Tu fais son destin , d'un souris ;

Que sur ton front la gaité brille ,

Tous les fronts sont épanouis.

Heureux enfant , &c.

Tout plait à ton ame ingénue.

Sans regrets , comme sans desirs ,

Chaque objet qui s'offre à ta vue ,

T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire ,

Tu n'as point de longues douleurs ;

Et l'on voit ta bouche sourire

A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de ta faiblesse

Tu nous attaches à ta loi ;
Et jusqu'à la froide vieillesse ,
Tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant , &c.

Mais hélas ! que d'un vol rapide
Ils viennent ces jours orageux ,
Où le fort & l'amour perfide
Vont porter le trouble en tes jeux

Moi , qui des goûts de la nature
Garde encor la simplicité ,
Avec une ame douce & pure ,
Quel soins ne m'ont pas agité ?

Amours trompeuses ou légères ,
Parens ravis à mon amour ,
Mille espérances menfongeres
Détruites , hélas ! sans retour.

Heureux enfant , &c.

Si du fort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau ,
Je viendrai de son injustice
Me consoler à ton berceau ;
Et tes caresses & tes charmes ,
Et ta douce sécurité ,
A mon cœur sombre & plein de larmes ,
Rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante
 Du seul âge heureux parmi nous !
 Ce jour peut-être où je le chante,
 De mes jours est-il le plus doux.

Heureux enfant que je t'envie
 Ton innocence & ton bonheur !
 Ah ! garde bien, toute la vie ,
 La paix qui regne dans ton cœur.



QUATRIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

C*onstantinople.* Le mémoire remis par ordre du reis-effendi aux ministres des diverses puissances qui résident auprès de la Porte, & que nous avons annoncé dans notre dernier Journal, contient une énumération exacte & détaillée des griefs que forme le divan contre la Russie. Ils se rapportent principalement à la conduite qu'a tenue cette cour par rapport à la Crimée, dès l'époque de la conclusion du dernier traité, ce dont on prétend avoir des preuves

complètes dans des lettres écrites par les généraux russes, interceptées par des Tartares, & remises à la Porte. Il paraît que, malgré la déclaration de l'indépendance de cette presque isle, les habitans ont été contraints, par la présence des troupes russes, de destituer Dewleh-Gueray & d'élire Sahib-Gueray pour leur kan, quoique peu aimé de la nation ; & ceux qui n'ont pas voulu se soumettre à lui ont été traités comme des sujets rebelles. Il se présentait un moyen de conciliation assez simple, qui, ce semble, aurait pu arranger tout & prévenir la rupture que l'on craint entre les deux cours. Un troisième, aspirant à la dignité de kan, s'est montré en la personne de Selim-Gueray. Le plus grand nombre des Tartares l'avaient reconnu & s'étaient soumis à lui. Il ne restait donc plus rien à faire aux Russes dans la Crimée ; ils devaient, selon le traité, se retirer, & rendre par-là à la nation la liberté entière de se choisir un chef. Mais c'est ce que la cour de Pétersbourg a constamment refusé de faire, en déclarant qu'elle persistait à soutenir Sahib-Gueray, que la Porte de son côté est très-résolue de ne jamais reconnaître, son élection ayant été l'effet des menaces & des mauvais procédés des généraux russes, &c.

Quodique cette capitale soit toujours,

quant à ceux qui y occupent les premiers emplois, divisée en deux partis, dont l'un opine pour la guerre, & l'autre pour la paix, on observe cependant que le premier, à la tête duquel se trouve, comme on le fait, le capitán-pacha, conserve sa supériorité. Cet officier qui, d'une naissance obscure, s'est élevé par ses seuls services aux postes les plus éminens, est regardé comme l'appui le plus ferme de la religion, & ses ordres sont des loix auxquelles on n'ose point contredire. Il fait toujours travailler avec la même ardeur à l'armement de la flotte destinée pour la mer Noire. On assure qu'elle fera forte de cinquante vaisseaux de ligne, & de vingt-six frégates, avec un très-grand nombre de bâtimens de transport. Le grand-seigneur s'étant rendu à l'arsenal pour voir lancer à l'eau un vaisseau de quatre-vingts-quatre canons que le capitán-pacha avait fait construire à ses frais, S. H. lui en témoigna sa satisfaction, & cette cérémonie fut suivie de la déposition de plusieurs gens en place, dont les sentimens étaient opposés à ceux de cet officier, tels que le grand-maître de l'artillerie & Murath-Molla le premier homme de loi après le muphti, & grand juge de Romélie, lequel a été conduit sous bonne escorte à Gallipoli, lieu de son exil provisionnel. Les richesses immenses qu'il possède font craindre pour sa vie,

Les efforts que la Porte a faites jusqu'ici pour soutenir le parti de Selim - Gueray , ont été infructueux , parce que les vaisseaux envoyés à son secours sont arrivés trop tard. On croit que ce kan a été obligé de se réfugier , ou à Biologrod à l'embouchure du Niester , ou à Synope dans la Natolie.

On apprend que plusieurs vaisseaux de guerre & d'autres bâtimens ont été très-endommagés par une violente tempête.

La Porte a envoyé une somme considérable au commandant de Patras , pour lever des matelots qu'on destine à servir sur la mer Noire ; mais la révolte des Albanois mettra obstacle à cet enrôlement ; & ce commandant , incertain s'il pourra leur résister , tient des vaisseaux prêts pour se retirer par mer.

Il a été ordonné une coupe de bois dans une forêt voisine de Salonique ; on y a abattu environ dix-huit cents arbres qu'on croit destinés pour des affûts de canons.

R U S S I E.

Pétersbourg. On a reçu les nouvelles les plus favorables de la Crimée. Les Tartares du parti de Sahib-Gueray , & ceux qui ont élu Selim - Gueray son compétiteur , en sont venus aux mains dans les environs de Bachaserai ; il y a eu de plus une nouvelle action à Baluclava entre un corps de

troupes russes & les Turcs, envoyés récemment par la Porte, & dans l'une & dans l'autre la victoire s'est déclarée en faveur des Russes & des Tartares attachés au kan que la cour protège. Le général prince de Prosorowski a pris la précaution de défarmer les Tartares défobéissans, pour les mettre hors d'état de former aucune entreprise. Le corps d'armée russe, qui s'assemble à quelques lieues de Bender, doit être porté à quatre-vingts mille hommes. Les troupes turques continuent de défilier vers la Crimée. Trois pachas à la tête d'une armée sont entrés dans la Valachie, & le grand-seigneur a fait demander d'avance aux provinces de Bosnie & de Servie trois années de leur contribution ordinaire.

La cour a expédié les ordres les plus positifs aux commandans russes sur le Niester, d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait occasionner des dissensions avec les Turcs.

S U E D E.

Stockholm. Le nouvel habillement que le roi vient d'établir, & dont nous avons parlé, est assez remarquable pour qu'on en connaisse les détails. C'est le même que celui que portaient les Suédois il y a deux cents cinquante ans, sous le regne de Gustave Vasa. Il consiste en une camisole boutonnée, comme les vestes actuelles; une veste par-

dessus cette camifole , venant à la moitié de la cuisse , & qui joindra jusqu'au bas , avec une écharpe passée ou sur la camifole ou sur la veste ; des hauts-de-chausses très-amples , & des rosettes au lieu de boucles de jarretieres ainsi qu'aux fouliers ; un manteau descendant jusqu'aux jarrets ; un chapeau petit de bord , & retrouffé d'un côté , avec de très-petites manchettes. Les jours ordinaires , les personnes qui composent la cour , porteront cet habit en noir & couleur de feu ; & les jours que le roi ou sa famille tiendra cour , on le portera couleur de feu & blanc. Les dames de la cour suivront les couleurs des cavaliers , & porteront des robes faites à peu près comme celles que l'on nomme *Circassiennes*.

D A N N E M A R C.

Coppenhague. Le chargé d'affaires de la cour de France , a notifié par écrit au comte de Bernstorff , ministre d'état au département des affaires étrangères , que cette cour avait conclu un traité d'amitié & de commerce avec les états - unis de l'Amérique septentrionale. ●

Le roi a ordonné d'équiper sept ou huit vaisseaux de guerre. La compagnie du Groenland emploie cette année vingt-cinq navires , qui tous sont partis pour leur destination.

P O L O G N E.

Varsovie. On a proposé dans le conseil permanent, de convoquer la diète avant le terme fixé pour cette assemblée nationale, vu les circonstances où se trouve la république entourée de puissances prêtes à entrer en guerre, si l'on en juge par leurs préparatifs. Mais les avis ont été partagés sur cette matière, dans la crainte que cette convocation extraordinaire ne donnât de l'ombrage à quelqu'une de ces mêmes puissances, & ne leur fournisse un prétexte pour exiger de la Pologne quelque démarche embarrassante. Ainsi la question n'a pas encore été décidée. Le conseil s'occupe toujours des moyens d'augmenter les revenus de la république, qui ne suffisent pas à beaucoup près pour subvenir aux besoins de l'état. On a mis une très-forte capitation sur les juifs répandus dans la Pologne, en même tems qu'on leur a intimé l'ordre de vider incessamment cette capitale, avec défenses à qui que ce soit, & sous des peines sévères, d'en loger aucun.

La marche de l'ambassadeur ottoman, qui retourne à Constantinople, a été troublée par une querelle qui s'est élevée entre les gens de ce ministre & ceux de l'officier polonais que la république lui avait donné pour l'escorter. On prétend même que !

Turcs ont massacré la plus grande partie de ces derniers.

Un corps considérable de troupes prussiennes rassemblées dans la Prusse occidentale, a passé la Vistule un peu au-dessus de Graudentz, & a continué sa marche en traversant la Grande-Pologne fort tranquillement, payant tout ce qu'on leur fournit & ne commettant aucun désordre.

Les Autrichiens ont formé un cordon dans la Galicie, & c'est un bruit général que les Russes s'en approchent. Les six mille Cosaques que la Russie destine pour l'armée du roi de Prusse, seront commandés par le prince Gangarin; mais on présume que ce corps, de même que les trente-six mille hommes que la cour de Pétersbourg doit fournir à ce monarque en qualité de troupes auxiliaires, conformément au dernier traité d'alliance entre les deux cours, ne se mettra en marche qu'après que la guerre sera déclarée.

A L L E M A G N E.

Vienne. S. M. I. a fait publier une ordonnance qui exempt de tous droits, les vivres, denrées & autres provisions destinées pour la Bohême, à condition qu'elles ne se consumeront que dans les places où l'armée se trouvera.

Le départ du souverain a été immédiate-

ment suivi de celui du duc de Saxe-Teschén, & de tous les généraux qui se trouvaient encore dans cette capitale, & qui ont pris la route de la Bohême. S'il en faut croire ce que l'on publie du plan général adopté par notre cour, il y aura en Bohême une armée de 80 mille hommes, commandée par l'archiduc Maximilien, qui aura sous ses ordres le général Nadaſti. L'empereur ayant sous lui les généraux Laſcy, Haddick & Laudon, commandera celle de Silésie, qui monte à cent vingt mille hommes. Une troisième armée agira en Moravie, sous le commandement du duc Albert & du général de Siskovich. Il y aura de plus dans la Galicie vingt mille Croates, qui avec dix bataillons & vingt escadrons garderont une ligne de Cracovie à Viala près de Teschen. Jamais les forces impériales n'ont paru sur un pied aussi respectable.

Cependant, & malgré cet appareil formidable, auquel celui de S. M. le roi de Prusse ne le cède en rien, on annonce une négociation entamée & suivie assiduellement entre les deux cours pour prévenir une aussi sanglante guerre, & l'on espère que de tels soins ne seront pas sans succès. D'autres circonstances fortifient ces avis. Les troupes autrichiennes, reparties dans les Pays-Bas & qui se disposaient à prendre la route d'Allemagne, ont

reçu, dit-on, un contr'ordre, & les deux compagnies d'artillerie qui étaient parties de Malines avec 48 pieces de canon, se sont arrêtées à Luxembourg. On fait d'ailleurs, que les cours de Versailles & de Pétersbourg emploient leurs bons offices dans la vue de ménager un accommodement; & l'on observe avec intérêt que l'empereur & le roi de Prusse ne sont pas aussi prompts à rappeler leurs ambassadeurs respectifs, que l'ont été la France & l'Angleterre; puisque le comte de Cobentz est toujours à Berlin, & le comte de Riedesel à Vienne. Enfin ni les Autrichiens ni les Prussiens n'ont fait encore aucun mouvement vers les frontieres. Tout ce qu'on en publie, c'est que le général Laudohn ayant fait occuper un défilé près de Tratnau, dans le même tems qu'un corps de Prussiens marchait pour s'y poster, celui-ci s'est retiré sur-le-champ. Cependant, & malgré toutes ces circonstances, les nouvelles les plus récentes portent que toute négociation a été rompue entre les deux cours, & que la guerre est inévitable.

L'électeur Palatin ayant désiré de pouvoir garder la neutralité dans ces conjonctures, le roi de Prusse y a consenti; mais l'empereur s'y oppose, fondé sur ce que ce prince s'est engagé par la dernière convention, à garantir la partie de la Baviere cédée à la maison d'Autriche.

L'ambassadeur de France ayant reçu la nouvelle que le roi son maître avait conclu un traité d'amitié & de commerce avec les Etats-Unis de l'Amérique, le ministre d'Angleterre & le secrétaire de légation se sont rendus le lendemain à son hôtel, & lui ont fait remettre, de même qu'au secrétaire d'ambassades, des billets de congé. Ils ont fait la même démarche auprès du ministre de Naples, & du chargé d'affaires de la cour d'Espagne, qui tous ont pris congé aussi de la même manière du ministre Britannique. Depuis ce moment les Anglais qui se trouvent dans cette ville, ne vont plus à l'hôtel de celui de S. M. T. C.

Ratisbonne. Comme la déclaration remise à la diète par le ministre de la cour impériale, & de laquelle on a parlé, devient très-intéressante dans la crise actuelle des affaires, nous ne pouvons nous dispenser d'en rapporter ici le précis. On y expose d'abord en peu de mots, qu'après la mort de l'électeur de Bavière, la cour de Vienne s'adressa à l'électeur Palatin son successeur, & lui manifesta ses prétentions avec les preuves qui les appuyaient; qu'il y eut des contestations à ce sujet, & qu'elles furent terminées par une convention amiable, en vertu de laquelle chaque partie pouvait se mettre en possession de ce qui lui était échu, & que cet accord

avait été notifié à tous les ministres étrangers résidens à Vienne. Ensuite de quoi on propose les questions suivantes: 1°. Peut-on contester à un membre de l'empire le droit de transiger avec un autre, par rapport à leurs prétentions respectives? 2°. Et si chacun des états reconnaît ce droit comme légitime, un troisième membre de l'empire peut-il s'élever seul contre un tel accord, qui ne porte aucune atteinte, ni à lui ni à ses droits, & le déclarer nul? Enfin on déclare la résolution prise par S. M. I. & R. de ne point se départir des principes qui l'ont dirigée dès le commencement de cette affaire & qui sont les suivans: S. M. d'après les constitutions de l'empire, ne connaît d'autre moyen de faire valoir ses droits, qu'une transaction entre les parties intéressées, ou à ce défaut le jugement du tribunal suprême. Elle est aussi éloignée de s'approprier les droits & les prétentions d'un tiers, que résolue de soutenir la justice des siens; en conséquence de quoi, elle ne renoncera point au bénéfice résultant du traité qu'elle a fait & a été en droit de faire avec S. A. l'électeur Palatin; mais d'un côté S. M. ne prétend point, s'il est quelque membre de l'empire qui trouve que cette transaction nuise à son droit ou à celui de sa famille, lui interdire les voies légales de faire valoir ses prétentions; ce qui doit s'étendre

aussi à la protestation faite par le duc de Deux-Ponts contre l'accord dont il s'agit, quoiqu'il ait été stipulé de la part de S. A. l'électeur Palatin, tant pour lui que pour ses héritiers & successeurs. Enfin S. M. I. & R. a fait assurer S. A. l'électeur de Saxe, qu'elle n'a nul dessein de s'opposer à ce que S. A. l'électrice douairière sa mère peut prétendre sur les allodiaux, en sa qualité de princesse de Bavière, &c. Ces principes sont fondés sur plusieurs articles de la bulle d'or, & des constitutions impériales, qui réservent les expectatives & assurent à tous les électeurs la liberté de faire de nouvelles acquisitions, sans que qui que ce soit puisse les troubler dans l'exercice de leurs justes droits, &c.

Le baron de Leyden, ministre de la cour électorale Palatine, après s'être fait légitimer selon l'usage, auprès du ministre directorial de Mayence, se rendit le lendemain en cérémonie dans l'assemblée du collège électoral & y occupa la cinquième place, le ministre de Mayence ayant démontré que conformément à ce qui avait été réglé par la paix de Westphalie, la ligne Guillelmine Bavaroise étant éteinte, S. A. E. Palatine, comme chef de la ligne Rodolphine de sa maison, rentrait dans les droits de celle-ci, & devait prendre la place qu'occupaient autrefois ses prédécesseurs dans ce collège. Ce prince a

fait remettre à la diete un mémoire, dans lequel il porte plainte de ce que la cour de Vienne a fait occuper par ses troupes plusieurs districts de la Baviere, qui ne lui avaient pas été cédés par la convention du 3 janvier.

Berlin. S. M. le roi de Prusse étant arrivé, comme on l'a dit, le 7 d'avril à Breslau, en repartit le lendemain pour aller visiter les forteresses de Silberberg, de Glatz, de Schweidnitz & de Neisse, se rendit le même jour au camp de Franckenstein, où s'étaient déjà rassemblés & postés avantageusement tous les régimens de la Silésie, & une partie de ceux des autres provinces. Le roi a donné au prince Henri son frere une garde de 24 hussards, avec un uniforme puce, & un officier pour les commander. S. A. R. le prince de Prusse a dû se rendre en Saxe dès le milieu du mois dernier, pour y prendre le commandement d'une armée qui se forme aux environs de Dresde, & qui sera composée de régimens Saxons & d'autres corps de troupes. Il paraît que la cour de Vienne persiste dans ses prétentions sur la partie de la Baviere qui vient de lui être cédée, puisqu'elle y a fait publier une ordonnance provisoire d'exécution pour le paiement exact de la taille aux époques qui y sont fixées, & portant dénonciation de peines contre

ceux des redevables, qui refuseront de s'acquitter. D'ailleurs on a fait prêter serment de fidélité aux habitans de certains quartiers, qui n'avaient pas encore rempli ce devoir.

I T A L I E.

Rome. La demande que fait la cour de Madrid, de nommer deux cardinaux dans la promotion prochaine, pouvant donner lieu à des conséquences embarrassantes, il s'est tenu deux conseils d'état, dans lesquels le duc de Grimaldi, ambassadeur d'Espagne, a assisté. On assure que le souverain pontife s'est déterminé à ne se point mêler de cette affaire, & a décidé qu'il fallait la proposer aux autres couronnes, pour ne point compromettre le S. Siege.

Naples. Le roi étant parfaitement rétabli, a reçu les complimens ordinaires, a tenu grand appartement à Caserta, & a pris le divertissement de la chasse dans le parc.

Deux savans continuent à être occupés du soin de dérouler les volumes ou rouleaux trouvés dans les fouilles d'Herculanum. Au moyen d'une machine qu'ils ont inventée laquelle travaille sûrement, mais avec une lenteur extrême, ils sont parvenus jusques à présent à déployer six de ces volumes ou manuscrits, & l'on en compte près de huit cents. De ces six, quatre sont écrits en grec & d'un caractère très-lisible.

Milan.

Milan. L'impératrice-reine a fait ouvrir à Gênes un emprunt de deux millions de florins, lequel a été rempli en peu de tems. Cette souveraine, voulant abolir dans ce duché & dans ses autres états, une multitude de corps marchands qui préjudiciaient au commerce, gênent la liberté civile, nuisent aux talens & retardent les progrès de l'industrie, a supprimé par un édit formel & à perpétuité les corps de pelletiers, gantiers & autres de ce genre; en sorte qu'il est aujourd'hui permis à tout particulier de vendre des peaux sur les marchés, sans payer de taxes ni essuyer d'obstacles.

Florence. L'ambassadeur de Maroc auprès de cette cour, se dispose à retourner en Afrique. Lorsque S. A. R. monta sur le trône du grand-duché, la partie inférieure du Siennois se trouvait dans un état de décadence & de misère, fruit nécessaire des impositions dont les habitans étaient chargés. Ce souverain, pour y encourager l'agriculture, commença par leur accorder une liberté illimitée de commerce en grain. Il fit ensuite creuser à ses frais, des canaux & des fossés pour écouler les eaux marécageuses, qui infectaient l'air de cette contrée, construire des grands chemins & nettoyer le port de Castiglione. Enfin S. A. R. vient d'accorder aux Siennois la permission de s'adonner à toutes sortes de

culture , de manufactures & de commerce ; même en fel & en tabac , &c.

E S P A G N E.

Madrid. La cour a reçu l'agréable nouvelle , que la riche flotte que l'on attend depuis si long-tems de l'Amérique , était heureusement entrée dans le port de la Havane. En conséquence on a envoyé des ordres à Cadix , pour que l'escadre qui doit aller à sa rencontre & l'escorter , mît à la voile sur-le-champ. On attend dans ce dernier port , le général don Cevallos avec les troupes de l'expédition de Buenos-Ayres , qui reviennent sur huit vaisseaux de guerre & autant de frégates.

Un événement qui , si ce qu'on en débite est vrai , pourrait avoir des suites sérieuses , est celui qu'annoncent des lettres reçues de Quito dans le Pérou , portant , qu'à l'occasion d'un nouvel enrégistrement que l'on voulait faire , les Indiens d'un village voisin se sont soulevés , & après avoir massacré les commis employés pour cette opération , ont marché vers cette ville ; que le gouverneur ayant voulu les repousser par la force , a été tué de même que la plupart des milices qui l'accompagnaient ; qu'enfin ces rebelles avaient demandé le secours des tribus connues sous le nom d'*Indios bravos* , & qui répandues dans l'intérieur du nouveau monde ,

ont su conserver jusques à ce jour leur indépendance.

F R A N C E.

Paris. La flotte commandée par M. le comte d'Estaing, a mis à la voile le 13 avril de Toulon. Elle est composée de 14 vaisseaux de ligne, de six frégates & de plusieurs petits bâtimens plus légers. Outre une immense quantité de munitions de guerre de toute espece & de vivres dont elle est pourvue, on l'a chargée de 2500 hommes de débarquement, & la totalité de ses équipages ne va pas à moins de 15000 hommes. Comme M. Gérard s'y est embarqué, il paroît que sa destination ne peut plus être équivoque. La discipline exacte que ce commandant fait observer aux officiers sous ses ordres, avait donné lieu à quelques plaintes de leur part; mais la cour a approuvé hautement sa conduite, en lui enjoignant d'entretenir soigneusement la subordination. On n'a point encore d'avis certains que cette flotte ait passé le détroit. Le prince de Montbarey est parti pour Brest, où il a été suivi par M. de Sartines. On avait publié que le roi devait dans peu aller visiter ce port en personne; mais l'exécution de ce projet a été suspendue. La flotte qu'on y tient prête depuis long-tems, comprend, outre les vaisseaux de ligne, un nombre considérable de frégates. Celles qui vont

tour-à-tour en croisière , n'ont pas rencontré jusques ici de vaisseaux anglais le long des côtes. Le duc de Chartres a pris congé de S. M. pour se rendre en Bretagne ; on croit que ce prince ne commandera qu'un vaisseau , & aura M. de la Motte-Piquet pour son capitaine de pavillon.

Un membre de la chambre basse du parlement d'Angleterre , est arrivé nouvellement dans cette capitale , chargé d'une commission particulière du gouvernement. Il a vu d'abord le docteur Francklin , qui l'a très-bien reçu , en le prévenant cependant que vu l'état actuel des affaires , il ne pourrait pas se dispenser de communiquer au ministère de Versailles , & sans délai , ce qu'ils auraient traité ensemble ; sur quoi le député s'est retiré sans entrer en matière , & s'est rendu à Versailles , où il a conféré avec les ministres. La cour croyant devoir prendre quelques précautions pour la sûreté de l'isle de Corse , a donné ordre à trois régimens de dragons d'y passer. La grossesse de la reine se confirme. On a reçu la nouvelle de la mort du comte de Chatham , autrefois premier ministre en Angleterre , & qui s'était rendu si célèbre pendant la précédente guerre.

Un courrier extraordinaire , dépêché par la cour de Madrid , a apporté la nouvelle de l'heureuse arrivée des gallions dans la baie de Cadix.

A N G L E T E R R E.

Londres. Les séances de la chambre haute, qui ont suivi celles dont nous avons rendu compte, n'ont pas roulé sur des objets moins importans ni moins vivement débattus. Le duc de Richmond, toujours occupé du soin de rechercher quel est dans le vrai l'état actuel de la nation, malgré les lumières de détail que le parti ministériel lui refuse, & d'en tirer des conséquences sur le meilleur parti à prendre dans une crise si violente, résuma les nombreux abus qui, suivant lui, s'étaient introduits dans toutes les branches de l'administration, & après avoir démontré l'impuissance où se trouvait la Grande-Bretagne, de continuer la guerre contre les colonies, il conclut à ce que le roi fût supplié de retirer ses flottes de l'Amérique, & d'adopter les voies de réconciliation avec les peuples. Sur quoi le comte de Chatham ayant pris la parole, prononça, malgré la faiblesse de sa santé, un discours plein d'énergie & de noblesse, tendant à prouver que l'Angleterre, plus en état qu'on ne le croyait de résister à ses ennemis, devait à tout prix continuer la guerre contre les Américains, & ne jamais reconnaître leur indépendance. Le duc de Richmond répliqua; mais malgré ses efforts & ceux de son parti, l'adresse qu'il avait proposé de présenter au roi fut rejetée.

L'examen de l'état de la nation , qui depuis si long tems fait l'objet du travail des deux chambres , se trouvant terminé , ce seigneur qui y a travaillé essentiellement , en a présenté le résultat , par lequel il consiste , qu'après les pertes que l'Angleterre a faites en Amérique , on ne pourrait désormais s'y soutenir , sans priver les trois royaumes des forces de terre & de mer , dont ils ont besoin pour leur défense , comme pour celle des autres possessions anglaises. L'un des membres de la chambre des communes , ayant proposé de passer un bill pour empêcher que quiconque aurait contracté avec le gouvernement pût y siéger désormais , le ministre que ce bill intéressait sensiblement , fut pour le coup abandonné par la majorité ; & la proposition passa.

Le roi ayant envoyé au parlement un message tendant à obtenir une somme annuelle pour fournir à l'entretien des six princes cadets ses fils & des cinq princesses ses filles après sa mort , de même que pour celui des deux enfans du duo de Gloucester , cette requisition a été accordée en plein ,

Il paraît de plus en plus , que la majorité dans les deux chambres incline pour la paix , & que le ministère cherche à éviter une rupture avec la France & l'Espagne ; quand même il faudrait pour cela reconnaître l'indépendance des colonies. Cependant tous les préparatifs de guerre se poussent toujours

avec activité. Le corps nouvellement levé des volontaires de Manchester, après avoir passé en revue devant le roi, s'est embarqué à Portsmouth, pour aller renforcer la garnison de Minorque. Un régiment d'infanterie a passé aussi à Terre-Neuve, sur l'escadre destinée à protéger la pêche dans ces quartiers là.

Les cinq commissaires que le gouvernement envoie en Amérique, s'étant embarqués sur le *Trident*, & ayant fait voile de S. Hélène, on s'est apperçu que les grands états de ce bâtiment avaient été coupés presque en entier & à dessein; ce qui a obligé le commandant de revenir à terre pour le faire réparer. Cet accident, en retardant l'arrivée de ces commissaires, peut influencer sur les événemens de la prochaine campagne. On assure que leurs pouvoirs sont plus amples qu'on ne l'avait d'abord cru; & que deux autres députés se sont embarqués à Portsmouth, chargés d'une commission particulière auprès du congrès. Le parlement & les principales villes d'Irlande, ayant fait parvenir au roi des assurances de fidélité & de zèle pour la défense des droits de sa couronne, & prenant même des mesures pour les réaliser, les deux chambres de celui de la Grande-Bretagne ont passé plusieurs bills favorables au commerce de ce royaume;

mais tandis que les Irlandais voyaient avec la plus vive joie l'abolition des entraves mises depuis si long-tems au fruit de leur industrie , & aux plus riches productions de leur isle , quelques villes d'Angleterre & d'Ecosse , à qui ces entraves étaient avantageuses, ont réclamé contre les bills dont il s'agit & en ont demandé la suppression , comme nécessaire pour la conservation de leurs manufactures.

Il pourra naître encore pour le gouvernement un nouvel embarras, résultant du contenu de la requête présentée au lord Germaine par quelques négocians du Canada établis dans cette capitale , & par laquelle ils réclament contre la forme de gouvernement qu'on y a établie depuis plusieurs années , comme n'étant propre qu'à y mettre le trouble , & demandent qu'il en soit ordonné une autre , qui leur rende le degré de liberté auquel ils peuvent aspirer. Cette démarche justifie les avis que l'on a reçus des dispositions favorables des habitans de cette province pour le congrès , & des mesures qu'a prises celui-ci dans la vue d'en profiter , à quoi pourrait aider encore l'arrivée de la flotte du comte d'Estaing dans ces parages.

Mais dans le tems que les forces navales de la Grande-Bretagne reçoivent chaque jour de nouveaux accroissemens , deux armateurs Américains ont osé venir en infester les côtes.

L'un d'eux croisant à la hauteur de Witehaven, forma le dessein de brûler tous les bâtimens qui se trouvaient dans ce port, & l'aurait exécuté, si l'un de ses matelots n'eût déserté, & n'en eût donné avis aux habitans ; en sorte qu'un seul de ces bâtimens a été incendié. Cette entreprise a causé une alarme générale le long de ces côtes. Le même armateur s'est avancé vers celles d'Ecosse, & y a fait quelques descentes ; & ayant rejoint l'autre, ils se sont emparés après un sanglant combat, d'une chaloupe de guerre de 18 canons, qui s'était mise à leur poursuite.

Etats-unis de l'Amérique.

On fait dans l'étendue de toutes ces provinces, de très-grands préparatifs pour la prochaine campagne. Chacun des Etats-unis a fait construire deux frégates de 36 canons.

Le congrès a arrêté que toutes les propositions qui pourraient être faites par la Grande-Bretagne, & qui ne s'accorderaient pas avec l'indépendance desdits Etats, ou avec les traités & alliances par eux contractés seraient rejetées. Il a été arrêté de plus, sur le rapport du comité, que vu que le général Burgoyne n'avait pas rempli exactement tous les articles de la convention de Saratoga, son renvoi en Europe & celui de son armée seraient suspendus. On a reçu avis qu'un armateur du congrès s'est rendu maître de l'isle de la Providence, & qu'après l'avoir

pillée, il s'est rembarqué, emmenant avec lui un bâtiment trouvé dans le port. Deux vaisseaux venant de S. Malo, avec un chargement d'habits, de salpêtre & d'autres munitions de guerre achetées en France, de même que les bâtimens & leur artillerie, par les agens du congrès, sont entrés récemment dans le port de Charles - Town.

Il paraît décidé que l'on enverra un corps de 8000 hommes tirés des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, sous le commandement du général Arnold & du marquis de la Fayette, pour tenter une expédition dans le Canada.

Il a été dressé une nouvelle formule de serment de fidélité, pour être prêté au gouvernement républicain de la Caroline méridionale; mais comme ce serment amplifie les prérogatives du peuple, & tend à rendre la constitution plus démocratique qu'elle ne l'était ci-devant, deux présidens nommés successivement ont refusé de le prêter: cependant il a été solennisé sans difficulté par un troisième.

S U I S S E.

Zuric. Cette république vient de perdre par la mort de S. E. M. le bourguemaître HEYDEGGER, décédé le 2 de ce mois, un chef que ses vertus, ses talens & ses longs services rendaient également recommandable. Peu instruits dans ce moment, des dé-

tails d'une vie qui fut constamment employée & avec tant de gloire au bien de la patrie, nous ne pouvons que nous borner à l'annonce de ce douloureux événement, & à l'indication des principales époques de cette vie en qualité d'homme public, dans l'espérance d'être bientôt en état de satisfaire mieux nos lecteurs à cet égard.

Ce respectable magistrat était né en 1710; il entra dans le grand-conseil en 1741, & dans le sénat en 1752; fut élu trésorier en 1759, & enfin bourguemaitre en 1768. Quatre membres du sénat ayant été mis en élection pour le remplacer dans cette dignité, la pluralité a décidé en faveur de M. l'ancien trésorier Orell, qui a eu pour successeur M. Mayer de Knonau son gendre; & la place que celui-ci laissait vacante dans le grand conseil, a été remplie par M. Hartmann de Breitlandenberg. C'est le premier de cette noble famille qui soit entré dans la magistrature, tous ses ancêtres ayant constamment habité dans leurs châteaux. A l'occasion de cette élection, on a prêché à l'extraordinaire dans les quatre églises paroissiales de cette ville, & l'on y a rappelé la mémoire de l'illustre défunt.

Mulhouse. Un événement de la même nature que celui dont on vient de parler, excite dans cette ville les plus justes regrets. Elle vient de perdre aussi son digne chef S. E.

M. le bourguemaître Josué RISLER, qui a été remplacé par M. le sénateur Jean-Henri Dollfus. Après avoir passé successivement par plusieurs grades dans la république, ce magistrat avait été envoyé à Berne pour des affaires importantes, en 1760; à Strasbourg en 1770, pour complimenter mad. la Dauphine, aujourd'hui reine de France; & enfin au mois de mai 1777, à Soleure comme député de la république, pour la diète de légitimation de S. E. M. de Vergennes, ambassadeur de France, & le renouvellement de l'alliance avec cette couronne, ayant apposé son sein à l'acte, & assisté le 25 août suivant à la prestation du serment.

Berne. L. L. E. E. du petit & grand conseil ont nommé pour députés à la diète de Frauenfeld & de Bade de cette année S. E. d'Erlach, ancien advoyer, & M. Taxelhoff, trésorier du pays romand, & dans la même qualité M. Tscharner, ancien baillif d'Aubonne, pour les bailliages d'Italie. M. Lombach, seigneur de Bumplitz, a obtenu la place de capitaine dans le régiment de Sturler au service des Etats-généraux.

Soleure. On apprend de Versailles, que M. de Surbeck, maréchal des camps & armées du roi, & capitaine au régiment des gardes Suisses, ayant désiré de se retirer à cause de sa mauvaise santé, S. M. a agréé sa démission, & a disposé de sa compagnie en

faveur de M. le baron de Roll , colonel d'infanterie & aide-major du même régiment.

Neuchatel. Quatrieme loterie pour l'hôpital de Neuchatel en Suisse , arrêtée par le Magistrat , le 31 janvier 1778. Le Magistrat de Neuchatel se trouvant dans la nécessité de rebâtir incessamment son hôpital qui tombe en ruines , & de se procurer les fonds nécessaires à cet effet , continue à proposer une quatrieme loterie périodique , du fonds capital de 200000 liv. de Suisse , soit 300000 de France , composée de 4000 billets , à 50 liv. de Suisse , ou 75 liv. de France , divisée en trois classes , & 2110 lots & primes , suivant le plan ci-après.

La distribution des billets se fera dès à présent dans le bureau de *M. le maître-bourgeois Mcuron* , à Neuchatel. On en trouvera de même dans les principales villes , tant en Suisse qu'ailleurs , chez les collecteurs qui en seront chargés , & qu'on annoncera dans les papiers publics.

Les billets seront signés par MM. *Abraham Guyenet & David Perret* , tous deux membres du grand conseil.

On tirera de la roue les 500 billets gagnans dans chacune des deux premieres classes , & généralement tous les billets dans la troisieme.

Tous les 4000 billets rentreront dans les trois classes ; de sorte que le même billet pourra gagner trois lots , outre les primes , auxquelles il a également prétention.

Le tirage de la premiere classe se fera publiquement dans l'hôtel-de-ville , en présence du Magistrat & du Public , le vendredi 3 juillet ; celui

de la seconde le vendredi 4 septembre ; & celui de la troisième le vendredi 6 novembre 1778 & jours suivans ; & l'on imprimera incessamment des listes qu'on enverra à tous les collecteurs.

Le paiement des lots se fera aux porteurs des billets gagnans , en louis d'or neufs à 16 liv. ou écus neufs à 4 liv. quinze jours après le tirage des deux premières classes , & un mois après celui de la troisième , dans le bureau de *M. le maître-bourgeois Meuron* , ou par les collecteurs étrangers qui auront fait la vente des billets , sous la déduction du dix pour cent sur la valeur de chaque lot.

Les billets doivent être nourris & échangés au plus tard quinze jours avant chaque tirage , sinon ils seront censés abandonnés.

Les personnes qui voudront payer le billet en plein pour les trois classes , préviendront tous les inconvéniens , & en conséquence on leur délivrera le billet entier.

On trouvera encore des plans & des billets chez MM. Pierre Chenaud , à Genève ; Salomon Traxler , à Zurich ; Nicolas Preiswerck , à Bâle ; Joseph Forestier , à Fribourg ; Perrier du Cotterd , conseiller à Estavayer ; François Wagner , & comp. à Soleure ; J. J. Pfister , & comp. à Schaffouse , & dans les autres villes de la Suisse & des environs.

P L A N.

PREMIERE CLASSE

Qui se tirera le vendredi 3 juillet 1778. La mise est de 10 L. valeur de Berne.

Lots	.	.	.	.	.	.	.	.	.	L.
1 de			4000	.	.	.	.	.	.	4000

M A I 1778.

127

I	.	.	.	.	2000	.	.	.	.	.	.	2000
I	.	.	.	.	1000	.	.	.	.	.	.	1000
I	.	.	.	.	500	.	.	.	.	.	.	500
I	.	.	.	.	150	.	.	.	.	.	.	250
2	.	.	.	.	150	.	.	.	.	.	.	300
10	.	.	.	.	80	.	.	.	.	.	.	800
15	.	.	.	.	40	.	.	.	.	.	.	600
70	.	.	.	.	30	.	.	.	.	.	.	2100
98	.	.	.	.	25	.	.	.	.	.	.	2450
300	.	.	.	.	20	.	.	.	.	.	.	6000
500 lots.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	L. 20000

SECONDE CLASSE

Qui se tirera le vendredi 4 septembre 1778. La mise est de 16 L. valeur de Berne.

Lots	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	L.
I de	.	.	.	.	6000	.	.	.	.	.	.	6000
I	.	.	.	.	3000	.	.	.	.	.	.	3000
I	.	.	.	.	1500	.	.	.	.	.	.	1500
I	.	.	.	.	800	.	.	.	.	.	.	800
I	.	.	.	.	400	.	.	.	.	.	.	400
5	.	.	.	.	200	.	.	.	.	.	.	1000
10	.	.	.	.	100	.	.	.	.	.	.	1000
14	.	.	.	.	60	.	.	.	.	.	.	840
20	.	.	.	.	50	.	.	.	.	.	.	1000
60	.	.	.	.	40	.	.	.	.	.	.	2400
96	.	.	.	.	35	.	.	.	.	.	.	3360
290	.	.	.	.	30	.	.	.	.	.	.	8700
500 lots.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	.	L. 30000

TROISIEME CLASSE

Qui se tirera le vendredi 6 novembre 1778, &c.

128 JOURNAL HEVETIQUE.

jours suivans. La mise est de 24 L. valeur de Berne.

Lots		L.
1	de . . . 20000	20000
1	. . . 10000	10000
1	. . . 5000	5000
1	. . . 2500	2500
1	. . . 2000	2000
5	. . . 2000	5000
10	. . . 500	5000
30	. . . 250	7500
80	. . . 150	12000
170	. . . 100	17000
300	. . . 80	24000
500	. . . 75	37500

2 Primes de 250 liv. pour le premier & dernier billet sorti.	500
2 Primes de 500 avant & après 20000	1000
2 Primes de 250 avant & après 10000	500
2 Primes de 250 avant & après 5000	300
2 Primes de 200 avant & après 2500	200

1110 lots & primes L. 650000

B A L A N C E.

RECETTE.	L.	L.	DÉBOURS.	L.
4000 B. à	10 40000	500 lots I. classe	20000	
	16 64000	500 II. . .	30000	
	24 96000	1110 III . .	150000	
4000 B. à 50	200000	2110 lots & pr.	200000	

F I N.